

Université populaire d'été de l'UPCP-Métive

**Éducation populaire
Culture populaire**

du 29 juillet au 1^{er} août 2009, à Parthenay (79)

Synthèse et restitution

Parthenay, été 2009,
sous le tivoli de la place du Drapeau...
Photo © Doumé



Parce qu'il importe de se questionner, encore. Même après 40 ans d'existence. Les mouvements associatifs d'éducation populaire (dont est issue l'UPCP-Métive) restent de rares espaces de constructions et d'échanges de savoirs. Dans un contexte de renouvellement générationnel de nos cadres et des praticiens (la vie est ainsi faite), il nous semble primordial, pour ceux qui commencent un long cheminement individuel, de (ré)instaurer un « espace » respectueux de la pensée et de la parole de tous.

Cette Université populaire d'été (UPE) se veut une proposition de réflexion politique sur la culture autour de trois thèmes : l'éducation, l'identité et le métissage. L'objectif est de remettre ces questions sur la « place publique ». Les débats ont eu lieu sur l'esplanade du Palais des Congrès de Parthenay, pendant la semaine du 23^e festival *De Bouche à Oreille*, festival de musiques populaires de tradition orale.

L'UPE a été animée par la société coopérative ouvrière de production (SCOP) d'éducation populaire *Le Pavé*.

Conception et réalisation

- Dominique Salini, comité scientifique et éditorial (CSE) du Cerdo de l'UPCP-Métive.
- Arnaud Caillé, directeur de l'UPCP-Métive.
- Clémence Nerbusson, coordinatrice de l'Université populaire d'été.
- Anthony Brault, animation des débats - SCOP *Le Pavé*.
- Annaïg Mesnil, animation des débats - SCOP *Le Pavé*.
- Isabelle Becuywe, retranscription des débats - CSE.

Intervenants

- Franck Lepage, clown-consultant de la SCOP *Le Pavé* à Gahard (Ille-et-Vilaine).
- Pierre Chevrier, a exercé pendant 38 ans (moins 1 mois) une fonction d'animateur culturel au Centre culturel *La Marchoise* à Gençay (Vienne).
- Jean-Luc Clément, instituteur et président de l'UPCP-Métive depuis 2001.
- Dominique Salini, professeure d'anthropologie du musical à l'université de Corte (Corse).
- Nicolas Roux, professeur de science et vie de la Terre en collège, président de l'association *Feu Nouvia* à Tanzac (Charente-Maritime).

Remerciements à :

Marlène Belly, Laurent Bertin, Stéphanie Coulais, Liliane Jagueneau, Gaël Tanguy, l'association *L'asso sisson* et aux nombreuses bénévoles (Camille, Clémence, Marie-Christine, Maelenn, Isabelle, Émilie, Hélène, Lucile, Mélissa).

sommaire

- 5 **En amont de l'Université, intentions et réflexion**
- 7 **En amont de l'Université...**
- 9 **Souffle coupé, respiration retrouvée**
par Dominique Salini
- 11 **Mercredi 29 juillet**
Ouverture de l'Université populaire d'été
- 12 **14h00**
Formation à l'animation de débat public
- 14 **20h00**
Inculture(s) 1 : L'éducation populaire,
Monsieur, ils n'en ont pas voulu.
Une conférence gesticulée
de Franck Lepage – Scop Le Pavé
- 15 **Jeudi 30 juillet**
Éducation : à quoi sert l'école ?
- 16 **11h00-11h30**
Les groupes d'entretiens mutuels :
que gardons-nous en mémoire
du temps de l'école ?
- 19 **11h30 - 12h30**
Les savoir-faire pédagogiques
dans l'éducation populaire
avec Pierre Chevrier
- 20 **14h00-15h30**
Débats mouvants
- 23 **15h30-16h30**
Discussion collective
avec Franck Lepage
- 24 **Conclusion de la journée**

- 25 **Vendredi 31 juillet**
Comment se construire son identité de manière décomplexée ?
- 26 **11h00-11h30**
Les groupes d'entretiens mutuels : quel est le savoir-faire que vous souhaitez transmettre à vos enfants ?
- 27 **11h30-12h30**
Un savoir-faire « traditionnel contemporain » : l'enduit à la chaux avec *Jean-Luc Clément*
- 29 **14h00-15h00**
Discussion collective avec *Dominique Salini* : la construction de l'identité corse
- 34 **15h30-16h30**
Les groupes d'entretiens mutuels : comment résister à l'injonction identitaire ?
- 35 **Samedi 1^{er} août**
Métissage : où, comment les cultures se croisent-elles ?
- 36 **11h00-11h30**
Les groupes d'entretiens mutuels : vous êtes vous déjà senti étranger chez vous ?
- 37 **11h30-12h30**
Un semi-loisir « traditionnel contemporain » : une cuisine métisse avec *Nicolas Roux*
- 44 **14h00-15h30**
Discussion collective avec *Dominique Salini* : qu'est-ce qu'une culture métissée aujourd'hui ? Comment les médiations culturelles s'emparent-elles de l'image du métissage et la représentent-elles ?
- 47 **15h30-16h30**
Les groupes d'entretiens mutuels : racontez une expérience de métissage.
- 49 **Les techniques de débat mises en œuvre au Pavé**
- 50 **Pourquoi utiliser des techniques d'animation de débats ?**
Anthony Brault et Annaïg Mesnil
- 52 **Les Porteurs de paroles pendant l'Université populaire d'été**
- 53 **Mercredi 29 juillet**
Qu'auriez-vous aimé apprendre à l'école ? Qu'avez-vous de commun avec vos grands-parents ? Avec vos petits enfants ?
- 56 **Jeudi 30 juillet**
Sur ce festival, ce qui est agréable c'est... ? Ce qui est moins agréable c'est... ?
- 57 **Vendredi 31 juillet**
La professionnalisation dans les cultures populaires : quels progrès ? Quelles dérives ?
- 59 **Citations affichées sur le festival**
- 62 **Pour aller plus loin...**

En amont de l'Université, intentions et réflexions

En amont de l'Université d'été...

L'Université populaire d'été n'est pas un événement isolé, créé pour la circonstance, sans intention préalable ni sans prospective, mais bien la première étape d'un processus réflexif. Imaginée et réalisée par le Comité scientifique et éditorial (CSE) du Cerdo, elle répond d'abord à une volonté singulière : celle de tenter de créer un espace public de réflexion politique autour des questions culturelles.

Mots aux interprétations diverses et donc sujets à de nombreuses instrumentalisation idéologiques, *politique, culture, populaire, traditionnel* doivent nécessairement être redéfinis afin d'éviter l'amalgame qui empêche le discernement à leur propos. Sans doute, la réflexion sur les relations entre le politique et le culturel n'est pas neuve. Mais nous vivons aujourd'hui dans un contexte inédit : notre contemporain est déjà passé à une ère post-moderne. Les grandes innovations qui ont forgé notre époque en dotant nos sociétés des outils technologiques nécessaires aux nouveaux modes de vie et de communication sont déjà choses anciennes.

Ces outils pourront bien sûr gagner en performance, en efficacité, en miniaturisation et surtout en virtuel. Que le réseau ait désormais remplacé l'homme ne fait aucun doute : la création artistique contemporaine comme les conclusions des courants anthropologiques le confirment. Le territoire géographique et physique est de plus en plus déterritorialisé au profit d'un espace virtuel dans lequel existe, naturellement, une certaine forme de communication.

Mais comment continuer malgré tout à maintenir le lien social, des situations conviviales ?

La réflexion de proximité, le dialogue, voire le face à face ne sont-ils pas également nécessaires pour donner du sens à une sociabilité à redéfinir ?

Les membres du CSE viennent d'horizons divers mais sont unanimes pour dire leur insatisfaction, tant intellectuelle que sociétale, dans le contexte actuel. Ce sentiment que l'essentiel, c'est-à-dire le rapport à l'autre, peut être définitivement perdu si l'on n'y prend garde, est, semble-t-il, partagé par beaucoup d'entre nous. Et c'est très certainement ce qui a guidé nos choix de programmation : profiter d'un acquis, en l'occurrence de l'UPCP-Métive, riche d'archives patiemment constituées à partir des traditions orales, pour renouveler la lecture du vocabulaire imprécis (culture, populaire, traditionnel), par le rappel de quelques marques historiques des mouvements d'éducation populaire mais aussi à la lumière de divers contextes politiques pris comme exemples.

Aussi, la décision de marquer les 40 années de l'UPCP-Métive et la première année du fonctionnement du CSE par une Université populaire d'été, est apparue comme l'acte fondateur d'un espace de parole. Et c'est tout naturellement que la question des identités s'est imposée comme centrale dans son lien au politique, par exemple dans la confrontation à l'école de la république et à l'identité des autres. L'école de la république qui a participé à la dépréciation puis à la disparition des traditions populaires, des langues, des musiques,

des danses, l'école qui continue à gommer les identités...

D'une manière symbolique, les trois matières ont été consacrées à la question des savoir-faire, pédagogique et artisanal. Les interventions étaient des témoignages d'expériences vécues lors de la grande impulsion associative des années 1970 mais aussi de pratiques actuelles, montrant bien que d'autres manières de vivre sont possibles malgré la mondialisation.

Ouvrir l'Université populaire avec la conférence gesticulée de Franck Lepage, *Inculture(s)1 : l'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu*, donnait le ton à l'ensemble des activités en liant le temps de la 23^e édition du festival *De Bouche à Oreille* à celui de l'Université populaire. Ce choix était très significatif : montrer que les thématiques soulevées à l'UPCP-Métive, proposées aux débats, pouvaient s'exprimer de différentes façons, le sérieux des questions n'empêchant pas, lors de leur traitement, l'ironie et le cynisme, voire la caricature. Ne pas confiner le débat sur ces questions à un public ciblé, refuser l'idée que seuls certains d'entre nous ont le droit de prendre la parole, tel est le sens profond de la démarche souhaitée. L'intérêt du débat aujourd'hui est bien de le faire sortir du cercle des initiés et des convaincus, ou mieux, l'élargir à ceux qui n'avaient pas pu – pas eu la chance, l'opportunité – de réfléchir à ces questions. Était réalisée, de cette manière, l'idée fondamentale de l'éducation populaire : l'éducation n'est pas une affaire de classe, de race ou de

sexe. Elle n'est pas non plus une chose acquise à jamais. Le lien entre les différents modes d'expression, théorique, spectaculaire, ludique allait de soi par l'immersion dans le festif du moment, la fête étant bien une manière de dire la diversité et le métissage, de témoigner de leur vivacité aujourd'hui.

En confiant la conduite des trois journées aux animateurs de la Scop d'éducation populaire *Le Pavé*, nous souhaitions non seulement ouvrir les débats mais aussi de faire participer activement les Parthenaisiens et les participants du festival. Comment inciter celui qui a l'impression de ne pas savoir ? Celui à qui il n'a jamais été demandé son avis, à intervenir comme acteur dans le débat ? C'était toute l'intention des porteurs de paroles et des paroles boxées.

La restitution de cet événement constitue un document que l'on soumet à la lecture. Mais cette restitution ne serait, à nos yeux, réussie que si elle faisait boule de neige dans la réflexion de chacun d'entre nous sur des questions qui nous touchent au quotidien. Chacun d'entre nous peut questionner, proposer des réponses. Tout cela n'est possible que si l'on refuse l'attitude désabusée et résignée qui semble gagner du terrain.

Ainsi le lien entre l'université d'été et celles d'automne (*Trous de mémoire ?*, 5 décembre 2009) et d'hiver (*Imaginaire et territoire*, 27 février 2010) est clairement établi. Il permet d'élargir le questionnement initial : quel est le rôle de la mémoire dans la chaîne de transmission des savoirs ? En

quoi les maladies de la mémoire peuvent-elles entraîner des troubles des identités ? Mais aussi, comment retrouver la mémoire du corps, entre autres questions.

S'il est vrai de dire que l'ancrage identitaire est territorial, qu'advient-il dès lors qu'il y a intervention sur le territoire ? Pourquoi le changement d'une frontière administrative peut-il apparaître en tant que facteur pathogène ? N'est-ce pas une manière de définir l'identité comme « position » ? Entre intérêt électoraliste et volonté de déterritorialiser, où se situe la dernière phase de la décentralisation française ?

L'Université populaire d'été 2010 sera l'occasion de poursuivre la réflexion – en la partageant – à propos des grands enjeux du XXI^e siècle, en inaugurant un nouveau cycle, centré celui-ci sur les questions écologiques.

Souffle coupé, respiration retrouvée

par Dominique Salini

L'Université populaire d'été pourrait s'organiser autour du thème de la respiration.

Sans doute fondamentale en musique, la respiration concerne aussi toutes sortes d'activités (savoirs et savoir-faire) transmises dans l'oralité. Ceci permet d'élargir le questionnement de l'Université populaire d'été à une grande diversité de préoccupations, et surtout celles liées au quotidien.

Ce constat rejoint les définitions que donne l'Unesco des patrimoines immatériels. En effet, lorsque l'Unesco définit ce qu'elle entend par patrimoine immatériel, elle met ceci en évidence : la culture d'un peuple est surtout intangible, ce qui en fait à la fois sa faiblesse et sa force.

Sa faiblesse, parce qu'elle disparaît avec les porteurs de cette tradition, et c'est la raison pour laquelle a été développée la politique conservatoire de l'archivage.

Sa force, parce que malgré les interdits (État, École, Église) qui ont pesé sur elle, elle continue à fonctionner, même en sourdine.

En d'autres termes, malgré les tentatives réitérées au fil du temps de juguler la dynamique populaire, de couper le souffle (le meilleur exemple est celui des interdits sur les chants et danses funèbres), persiste la respiration *via* la création et l'attention aux choses.

C'est tout cet ensemble (pratiques langagières, expressions musicales, savoir-faire, rites et manifestations festives, entre autres) transmis de manière orale qui constitue, fabrique la culture des peuples. C'est cela qui faisait lien et sens.

Notre propos est d'affirmer que seule la culture peut faire lien et donner du sens aujourd'hui (contrairement à ce qui se passe d'ailleurs).

Il faut en effet insister sur 2 choses en particulier :

- la culture se constitue dans un temps très long donc aussi bien en acceptant des apports, des ajouts, des branchements que des rejets. C'est cela qui permet de dire qu'il n'y a pas de culture authentique, pas plus qu'il n'y a de race pure. Toute culture est déjà en soi métissée, et c'est la raison pour laquelle on peut affirmer que ce n'est pas le métissage qui est la menace des cultures traditionnelles.
- la culture se constitue de manière rhizomatique : les pratiques culturelles ne sont pas indépendantes les unes des autres, elles s'imbriquent et s'enrichissent. D'ailleurs on voit bien que lorsqu'une pratique disparaît, s'en vont avec elle langue et savoir-faire. C'est toute la question du *revival* et de l'artificiel des démarches contemporaines à partir du traditionnel.

Ce rapide préalable sert à faire émerger la pertinence (ou pas) de la question polémique qui devrait permettre la mise en action des participants. C'est là tout l'enjeu pédagogique de la question polémique à formuler : comment apprendre (ré-apprendre) à voir, à entendre ce qui est là sous nos yeux ?

Comment « faire de la musique » simplement, si l'on n'est pas conscient en même temps de la symbolique des matériaux, des occasions de jeu, de la kinésie du jeu ou du chanté, des postures ?

Il en est de même pour les pratiques langagières. Une langue n'est pas un exercice grammatical et le ré-apprentissage (par l'école) des langues vernaculaires trop souvent pratique l'hyper-correction au lieu de développer les sonorités des prononciations ou des images métaphoriques. La pratique d'une langue populaire va bien au-delà d'un simple dire immédiat. Plus qu'un outil utilitaire, elle véhicule des mémoires, des histoires, en somme tout un inconscient plus ou moins refoulé. Et ce n'est sans doute pas pour rien si les traditions orales se traduisent tant *via* le sonore.

Il en est également de même pour ce que l'ethnologie a qualifié de savoir-faire. Comment expliquer les techniques de revêtement (chaux, tel type d'enduit) des maisons sinon comme une attention à la respiration nécessaire entre l'homme et son environnement ?

Le choix des matériaux (pierre, bois) pour l'habitat n'est pas étranger à l'orientation de la maison, à la taille des ouvertures et aux savoir-faire des artisans, pas plus qu'il ne l'est à la fabrication des instruments de musique, par exemple : bien souvent le luthier est menuisier et le forgeron (« magicien virtuel ») fabrique nombre d'« instruments » (outils du quotidien, fers pour les accouchements, cloches pour les animaux et autres instruments sonores en métal).

Dans les années 1970, l'anthropologue américain Edwart T. Hall a proposé deux notions, la polychronie et la monochronie. À partir de cela, il a développé une théorie selon laquelle les cultures de tradition orale seraient polychrones,

c'est-à-dire capables de vivre simultanément plusieurs temps. C'est une manière de souligner que les traditions populaires se construisent autour de la relation entre les choses et les activités et de relativité. En revanche, le temps de l'administration et de la mondialisation oblige l'individu à rejeter la diversité, la dynamique au profit d'une seule chose. La polychronie des traditions populaires subit les attaques de la monochronie de la mondialisation. Les transformations de la société contemporaine s'accélèrent *via* les technologies de l'information et de la communication mais aussi, par exemple, l'application des règles d'hygiène imposées par l'UE.

Alors qu'est-ce qu'une culture populaire aujourd'hui ?

Il faut revenir sur l'« occasion » : les 40 ans. C'est l'occasion ou jamais de faire émerger la question du souffle coupé et de la respiration retrouvée dans une sorte de va-et-vient entre la conception de bonne foi conservatoire du patrimoine de l'époque (certes figée et nostalgique, mais qui est malgré tout une histoire mémorielle de référence, certes qui créait du lien, mais qui a progressivement perdu son sens vital) et une dynamisation décomplexée du contemporain où l'identitaire est désormais à construire. Le passé est bien sûr l'ombre du présent, mais ce serait couper ce qu'il y a en lui de vivant si l'on se contentait de le considérer comme un trésor à conserver et à célébrer. Il ne faut pas que le respect du passé nous empêche de voir ou d'entendre ce qu'il nous montre ou nous dit.

Il me semble que la question polémique se situe là, entre l'exposition qui montre plutôt l'aspect mémoriel et les débats contradictoires qui peuvent même être provocateurs.

Les trois journées pourraient décliner des champ d'application de la notion de respiration : cela peut aller d'un savoir-faire artisanal à une pratique langagière et à une question musicale. Encore une fois, il faut arriver à montrer que l'on ne retrouvera le lien et le sens que si l'on cesse d'opposer passé et présent et que l'on accepte le plus possible le vécu polychrone.

Mercredi 29 juillet, ouverture de l'Université populaire d'été

14 h 00

Formation à l'animation de débat public

*Déjeuner de travail entre l'équipe de l'UPCP-Métive et celle de la Scop Le Pavé.
Coll. UPCP-Métive – cl. Dominique Simonet.*



Constats

Parce qu'il est de moins en moins naturel de parler à des inconnus, que ce soit à la terrasse d'un café ou dans la rue, chacun ne rencontre que des personnes qui lui ressemblent, sur son lieu de travail ou par ses engagements associatifs. « Comment s'adresser à des personnes non-convaincues ? » devient une des questions majeures, sinon LA question, qui se pose aux mouvements associatifs, politiques ou syndicaux. Si vous lisez ces lignes, vous faites sans doute partie de ces militants.

« Les gens » ne viennent pas dans les réunions publiques, ne participent pas aux débats, de moins en moins aux suffrages électoraux. Désintérêt pour les affaires publiques ? Préférence pour la pêche et la télévision ? Peur d'être recrutés de force pour de futures actions ? Peur de ne pas trouver sa place, de ne pas comprendre, de s'ennuier ? Manque de méthodes dans l'animation des débats publics ?

Les réunions publiques se transforment souvent en arène où les quelques personnes les plus habituées à prendre la parole vont la monopoliser. Il se trouve que cette forme empêche presque tous les autres de s'exprimer et stérilise toutes évolutions possibles du débat – ce qui est d'ailleurs très rassurant pour le pouvoir. Ces faits de société ne sont pas à prendre à la légère car ils remettent en cause la pérennité de notre démocratie. Car celle-ci s'apprend, et ne se décrète pas.

Intentions

Le Pavé (Anthony Brault et Annaïg Mesnil) propose une démarche vivante et joyeuse pour s'initier à l'animation de débat public. Cette démarche ne nécessite aucun pré-requis. Il ne s'agit pas de former des experts en pédagogie du débat mais de devenir tous plus sensibles aux formes que prennent ces débats. Il s'agit de se donner le courage, ensemble et chacun à son rythme, de passer le pas, d'occuper l'espace public pour en faire un lieu de débat.

Cette démarche vise à acquérir des outils, des recettes pour animer ces débats, mais surtout à en comprendre les logiques. Elle se donne pour ambition de rendre autonome les participants sur l'élaboration d'un débat public garantissant l'accès de tous à la parole et la construction d'une réflexion collective.

Les débats en « salle » – en « terrasse » pour l'occasion – lors des « ateliers » et « discussions collectives » de l'Université populaire d'été, d'un côté (voir le programme), et les interventions dans la rue seront autant de moments d'expérimentations pour ces méthodes. Nous proposons un temps nommé cocottes-minutes pour analyser ces expérimentations, et réadapter les interventions du jour en conséquence. De jour en jour, nous nous formerons collectivement à partir de nos propres expériences.

Exemple : la technique « Porteurs de paroles »

Première étape : poser une question dans l'espace public.

Deuxième étape : collecter des réponses.

Troisième étape : écrire les points de vue recueillis.

Quatrième étape : afficher les réponses.

Cinquième étape : poursuivre les échanges.

« Chaque point de vue, complexe ou simple, ironique ou tragique, grossier ou sensible peut nous interroger, nous révolter, nous faire sourire et songer. Ce qui fait réfléchir n'est pas forcément la parole d'un expert, ce qui fait débat ne vient pas toujours de là où on croit. »

Notre société crée de nouveaux médias et nous explique chaque jour quel est le vrai débat, « celui qui intéresse vraiment les français »... Elle crée de fait beaucoup de solitudes et de silences à sa marge.

À une époque où les gens se replient derrière des écrans et où le débat en salle fait fuir, les porteurs de paroles utilisent les ressources peu exploitées de la ville et de ses habitants : transformer des espaces de transits en lieux de rencontres, décorer l'espace urbain autrement que de publicités, utiliser le besoin de parler, la curiosité, la capacité de réflexion et de philosophie des gens.

Ils constituent une enquête publique, une animation qui relie les habitants, un pré-texte pour que se rencontrent ceux qui ne font que se croiser, une manière de mettre en lumière de manière bienveillante des



conflits omniprésents mais rarement discutés.

La recherche de nouvelles formes de participation ne doit pas être réservée aux politiques, la société civile se doit d'inventer ses propres formes, dégagées de toute rentabilité en terme d'image. Nous contribuons à cette entreprise et cherchons à développer nos pratiques en nous implantant durablement dans des quartiers, avec pour perspective la création de nouveaux rituels de débats publics. »

Association *Matières prises*,
à propos de la technique
« Porteurs de paroles »

À voir en ligne : un [diaporama](#) (*Matières prises*) qui met en image tout ceci.



Coll. Scop Le Pavé.

20 h 00
Inculture(s) 1 :
L'éducation
populaire, Monsieur,
ils n'en ont pas voulu.

Une conférence gesticulée
de Franck Lepage,
Scop Le Pavé

« **A**vant, j'étais prophète... Prophète salarié. Mon travail consistait à dire la vérité (la vérité officielle). Et puis un jour, je me suis mis à mentir, et ils ont adoré. On me faisait venir de plus en plus souvent. On me disait que ça mettait de l'animation et de la démocratie. Quand ils ont trouvé que j'allais trop loin, ils m'ont viré. Depuis, je suis clown... Clown-consultant. »



Photo Scop Le Pavé.

Une autre histoire de la France démocratique, culturelle, sociale, éducative, politique, civique, citoyenne, décentralisée, partenariale, associative, européenne et mondialisée, bref... une autre histoire du capitalisme. Un philosophe aujourd'hui oublié, Herbert Marcuse, nous mettait en garde : nous ne pourrions bientôt plus critiquer efficacement le capitalisme, parce que nous n'aurions bientôt plus de mots pour le désigner négativement. 30 ans plus tard, le capitalisme s'appelle développement, la domination s'appelle partenariat, l'exploitation s'appelle gestion des ressources humaines et l'aliénation s'appelle projet. Des mots qui ne permettent plus de penser la réalité mais simplement de nous y adapter en l'approuvant à l'infini. Des « concepts opérationnels » qui nous font désirer le nouvel esprit du capitalisme même quand nous pensons naïvement le combattre... Georges Orwell ne s'était pas trompé de date ; nous avons failli avoir en 1984 un « ministère de l'Intelligence ». Assignés à la positivité, désormais, comme le prévoyait Guy Debord : « *Tout ce qui est bon apparaît, tout ce qui apparaît est bon.* » Franck Lepage relate l'histoire de l'éducation populaire, son rôle de prophète de la culture qu'il a été obligé de quitter pour cultiver des choux en Bretagne... pour notre plaisir. Plus de deux heures d'éveil et de partage.

Vous pouvez vous procurer le film de la conférence à la Scop Le Pavé. Il est consultable au centre de documentation de l'UPCP-Métive, ou sur internet à l'adresse suivante : www.scoplepave.org/conf_vid.html

Jeudi 30 juillet

Éducation : à quoi sert l'école ?

L'UPCP-Métive est une association d'éducation populaire qui s'interroge et qui travaille sur les cultures populaires, et il semble que ces cultures populaires sont très peu connues, très peu transmises d'une manière générale dans la société. La question de la transmission et des lieux de transmission de ces cultures populaires se pose alors avec acuité. L'école est-elle un de ces lieux ou, au contraire, un espace d'éviction ?

L'organisation des journées est fixée ainsi :

- de 9 h à 11 h : les « cocottes-minutes », temps de mise en chantier de la journée et d'affinage des thèmes proposés au débat. Choix des débats mouvants et des premiers porteurs de paroles.
- de 11 h à 12 h : place aux ateliers et aux interventions d'experts.
- de 14 h à 16 h 30 : discussions et débats.

En parallèle aux ateliers et débats sur le parvis, un groupe de « porteurs de parole » se déplacera en ville pour susciter des réflexions.

Citation introductive aux techniques de débats du Pavé : « Est démocratique une société qui se reconnaît divisée, c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêts, et qui se fixe comme modalité d'associer à parts égales chaque citoyen dans l'expression, l'analyse, la délibération et l'arbitrage de ces contradictions. »

Paul Ricœur

11 h 00 – 11 h 30

Les groupes d'entretiens mutuels

Le temps de l'école correspond à une longue période de la vie de chacun d'entre nous. Que l'on ait été un cancre ou que l'on ait aimé l'école, que gardons-nous en mémoire de ce temps qui nous a plus ou moins préparés à ce que nous sommes devenus ?

Anthony Brault présente la technique : « Les auditeurs se regroupent par trois. Ainsi, ce sera aussi l'occasion de parler avec des gens que vous ne connaissez pas », précise-t-il. « Chacun doit individuellement se rappeler une expérience vécue d'un savoir-faire personnel qui a été valorisé par l'école et un autre qui a été dévalorisé par l'école. Ensuite, vous les raconterez aux autres du groupe. Cette séquence dure 30 minutes, soit en moyenne dix minutes par personne. Ensuite, chaque groupe de trois tentera d'en sortir les idées qui vous paraissent importantes à donner au "grand groupe", en particulier ce qui a favorisé ces savoirs ou empêché ces savoirs de s'exprimer. »

Exemple : un jeune qui répare des mobylettes avec ses potes, c'est aussi un savoir collectif. De quelle manière est-ce valorisé ou non dans le contexte de l'école ?

En synthèse, les aspects positifs et négatifs de l'école.

Aspects positifs	Aspects négatifs
L'école donne des outils intellectuels pour développer sa façon de penser...	... mais on ne peut pas s'en servir ! L'école ne donne pas les moyens ni l'espace pour les utiliser. Exemple : chaque élève a des compétences, mais il n'y a pas de lieu pour que les élèves partagent ces compétences. Il n'y a pas assez d'expression de soi au travers du travail manuel.
On y trouve des personnes qui permettent l'expression des jeunes par leur ouverture d'esprit. Chaque école est différente parce que les gens sont différents dans chaque école.	En apprenant par cœur, on ne réfléchit pas par soi-même. On ne comprend pas le sens de ce qu'on apprend. La démarche la plus intéressante serait de comprendre pour apprendre et non l'inverse. Il y a une opposition entre l'apprentissage académique qui ne valorise pas l'apprentissage autodidacte (exemple de la musique).
Il y a des savoir-faire reconnus par l'école...	... qui ne sont pas valorisés !
Elle permet de faire l'apprentissage de l'autonomie avec la confiance des enseignants.	« <i>Il ne faut pas d'aspérité : on ne peut pas exprimer d'avis contraire, ou seulement par la force.</i> » L'esprit critique est censuré à l'école puis soi-disant valorisé par la « participation ». Il y a eu un glissement de l'empêchement à la valorisation par le détournement de sens avec la « participation ».
L'importance du groupe : le prof s'appuie sur le collectif (coopération).	« <i>L'école c'est les gens : tout dépend de l'envie des profs.</i> »

Terrain d'expérimentation pour les bons comme pour les mauvais élèves, l'école peut parfois développer le désir de comprendre, de comprendre le monde, comment il fonctionne.	Les langues régionales y sont niées, dévalorisées. Il y a une « répression langagière » (sic).
Elle développe la capacité d'adaptation : « on a été valorisé parce qu'on est rentré dans la logique du système, dans le moule. »	Elle empêche de développer son sens de l'humour. « C'est toujours mal vu à l'école de dire des blagues. »
On y fait l'apprentissage de la vie en société, en groupe.	Elle n'est pas un lieu de rencontres.
Il faut séparer l'institution des personnes qui la composent. L'école ne favorise ni ne défavorise le savoir des gamins, sa fonction c'est de diffuser un savoir à ces gamins. Leurs savoirs et savoir-faire ne l'intéressent pas. Ce qui compte ce sont les personnes. Un gamin qui va posséder un savoir peut tomber sur un enseignant qui va s'intéresser, qui va en profiter pour développer des activités autour et donc l'enfant sera valorisé. Mais il peut tomber aussi sur un prof qui, pris dans sa matière ne va pas s'intéresser, n'en a rien à faire.	

Anthony Brault constate qu'il y a un consensus qui se dégage autour de l'idée que l'école ne dépendrait que des personnes qui la composent. Il y a des systèmes, des cadres, type Montessori ou Freinet par exemple, qui favorisent le fait que les individus responsables de l'éducation puissent laisser de la place aux élèves. Mais laisser

la responsabilité pleine et entière de ce travail de valorisation des élèves et de leurs savoir-faire dans une école qui n'est pas faite pour ça – en gros « si les profs en avaient envie, ils pourraient le faire » – c'est problématique : il faut être un sacré résistant dans le cadre de l'Éducation nationale pour réussir ça.

11 h 30 – 12 h 30

Les savoir-faire pédagogiques dans l'éducation populaire

avec Pierre Chevrier

Pierre Chevrier a travaillé en tant qu'animateur socioculturel pendant 38 ans à la valorisation de la culture populaire dans la Vienne. Il a exercé au sein de la Ligue de l'enseignement – Fédération des œuvres laïques.

Le « déclassement » de la culture populaire au cours du temps est tout à fait visible par le biais des dénominations ministérielles et des lieux de formation. Les Centre régionaux d'éducation populaire et de sport (les CREPS) laissent bien peu de place à l'éducation populaire, au détriment du sport. *« Je n'ai jamais été un grand sportif, mon équipe était championne des chansons paillardes pendant les déplacements en car, hauts lieux de l'éducation populaire, comme chacun sait ! »* dit-il pour souligner l'isolement de l'éducation populaire jusque dans ses lieux de formation.

Pour illustrer son discours, Pierre Chevrier a apporté des « objets-témoins » :

- un poids de pendule en pierre : *« parce que j'ai toujours eu des problèmes avec la comptabilité du temps. Ma pratique de l'éducation populaire est passée par la gratuité de mon temps. »*
- une blague à deux balles. Parce que c'est une clé pour entrer dans un terrain de jeu et de complicité. Comme disent les Oulipiens : *« Je sais que tu sais que je sais, tu sais que je sais que tu sais. »* Cela permet la conquête de l'humour de soi, avec humilité. C'est un lieu d'une culture populaire active.
- une visseuse électroportative : *« accessoire indispensable à la construction de mondes imaginaires, des décors de théâtre, des expositions,*

comme la dernière réalisée au Centre culturel La Marchoise de Gençay (86) où les jeunes ont inventé des machines pour apprendre à lire aux extra-terrestres. »

En dernier lieu, Pierre a poussé un « coup de gueule » à propos de la professionnalisation de la culture populaire et de l'appropriation des répertoires par les artistes. Il considère que c'est la professionnalisation dans les mouvements d'éducation populaire qui est à l'origine de la sclérose, s'il y en a une, de ces mouvements. Car, les permanents d'associations se sont préoccupés plus de leur carrière artistique que de faire de l'éducation populaire. Pour lui, l'unité active des années 1970, c'est le groupe de danse et dans les années 1980, les musiciens ont « pris le pouvoir » et « l'artiste » a dévoyé le projet initial de l'UPCP : les groupes de danse se sont déliés et la prestation scénique est devenu l'objectif des seuls musiciens et conteurs. De plus, s'est affirmée une « culture du beau » comme si ces chansons recueillies n'étaient pas belles par elles-mêmes. Il se dit pessimiste pour l'avenir car le mouvement s'est laissé déposséder de projets dont il était promoteur : les grands spectacles de plein air par exemple. Enfin, il critique la tendance de ces dernières années à l'appropriation des cultures populaires comme outils du développement touristique et cite la transformation récente d'un lieu festif de collections d'objets agricoles en un « projet touristique structurant » dont la gestion est déléguée à une entreprise commerciale. De même, les financements européens favorisent la dépossession des projets portés par les associations de terrain au profit de professionnels.

Le texte intégral de l'intervention engagée de Pierre Chevrier est consultable au centre de documentation de l'UPCP-Métive.

14 h 00 – 15 h 30 débats mouvants

La salle se sépare en deux « camps » : ceux qui approuvent l'affirmation et ceux qui la contestent. Pendant quelques minutes, chaque groupe forge ses arguments. Puis, quand le débat est lancé, la règle veut que lorsque un argument du camp adverse paraît juste à quelqu'un, celui ou celle-ci rejoigne le groupe opposé. Les allers-retours entre les deux groupes sont possibles. L'intérêt de cette technique de débat, c'est qu'elle permet de mettre sur pied des arguments collectivement et très rapidement.

« Même pour une université populaire, il faut des experts. »

Les vagues du débat :

- L'expert est indispensable car il apporte une légitimité, il amène le poids de l'expérience.
- L'expert apporte non pas une expérience, mais une expertise.
- Renvoie à l'expert-comptable, celui qui évalue. L'expert-comptable n'apporte pas nécessairement une expérience, mais il évalue après avoir été lui-même évalué pour obtenir un diplôme.
- Un expert c'est quelqu'un qui pratique, c'est celui qui a consacré du temps...
- C'est quelqu'un qui étudie, réfléchit et prend de la distance par rapport à un sujet.
- L'expert bloque l'expression avec ses connaissances et son savoir, comme on peut le faire dans une université populaire.
- L'expérience ne se partage pas, c'est quelque chose de personnel.
- Mais là, les débats sont focalisés sur le mot expert et dans le cadre d'une université populaire, la question est plutôt « Mais qui donne le statut d'expert ? Qui décrète que l'autre est expert ? »
- C'est le groupe !
- C'est le pouvoir ! Dans le cadre d'une université populaire, il ne faudrait pas d'expert. Car c'est à chacun de construire son propre itinéraire et l'expert impose son savoir et le pouvoir de son savoir.

- Il devrait y avoir une expertise du doute...
- Pour faire émerger les savoirs de chacun, il n'est pas nécessaire d'avoir un « accoucheur » qui serait un expert. Une université populaire est un lieu d'échanges et de découvertes réciproques. Je préfère un leader, qui permette à chacun de s'exprimer.
- Mais comment amène-t-on un savoir ? Comment le transmet-on ? Dans une université populaire, on fait le pari de la confiance. Mais est-ce que le groupe est suffisamment expert pour déterminer qui est expert ? C'est une question de légitimation et aussi d'autorité.
- Se priver de l'expert ne permet pas de se libérer de l'expertise. Cependant, l'idée que dans une université populaire, un groupe sollicite un expert, c'est intéressant.
- On a pu constater qu'à partir du moment où ce mouvement s'est créé, les gens se sont mis à se considérer comme moins importants que ceux qui s'autoproclamaient experts.

Deux autres débats vont se succéder.

« L'école est efficace »

- L'école est hyper efficace pour se détester les uns les autres.
- Elle n'est pas efficace, on y passe 20 ans de sa vie, pourquoi ?
- Le système français est efficace dans le sens où l'on en sort avec des constructions mentales, cela procure un « bagage » dont on peut ou non se servir dans la vie.
- Elle est malheureusement efficace : c'est un système d'auto-légitimation. Par ailleurs elle est un outil de normalisation, on peut parfois parler d'oppression, remarquablement efficace.
- À défaut d'être un ensemble efficace, il faut considérer qu'il y a des enseignants très efficaces.
- Les chiffres de l'illettrisme confirment que l'école est particulièrement inefficace sur ce problème spécifique.
- Elle est efficace pour produire une main-d'œuvre à bas coût grâce à l'échec scolaire.
- Elle est lieu de sociabilité, elle est efficace pour créer des relations entre les individus.
- Elle est inefficace à propos de la compréhension et de la valorisation des questions d'identité ou de genre que se posent les enfants dans la cour de l'école.

« À l'école, les filles ont autant de chances que les garçons »

- Au sein de l'école, il y a les mêmes chances, c'est à l'extérieur que tout se joue.
- L'école est le reflet d'une société qui n'accorde pas la même valeur au féminin et au masculin. Donc, on y retrouve les mêmes distinctions et l'école ne fait rien pour contrer cela. Les profs ne sont pas toujours assez conscients de ces différences qui se jouent dans la société.
- Dans les filières scientifiques, il y a peu de filles, et à l'inverse, il y a peu de garçons dans les filières littéraires. En toute logique, il devrait y avoir autant de garçons que de filles dans les classes, quelle que soit la filière.
- C'est tellement inconscient, qu'on ne se rend pas compte que l'on croit faire le choix d'une filière alors qu'on y est prédéterminé. L'école est partie prenante de ce système, même si elle n'en est pas toujours consciente.
- C'est plutôt le capital culturel de la famille qui produit la différence, plus que l'école.
- C'est le système de valeurs de la famille qui, plus que l'école, détermine les choix des filles et des garçons.
- Il y a une différence entre les filles et les garçons dans les sociétés, toujours. Quelle que soit la société. Mais on est toujours dans l'idée qu'après l'école il y aura le travail, et que le travail des hommes c'est d'aller à la chasse et celui des filles, c'est de s'occuper du foyer et

des enfants. Le regard qu'on a sur la question de la chance des filles ou non dépend de ce regard là.

Un commentaire d'Isabelle Becuywe

Dans le premier cas, il est remarquable que personne n'ait posé la question de la définition du mot efficace dans le contexte. Et le débat a tendu vers un consensus tout en utilisant tour à tour les termes efficace-inefficace. L'école est perçue comme un système qui s'auto-légitime, un moyen d'oppression sociale qui entretient une compétition entre les individus. Même si (car si ?) l'on en sort avec une « culture générale », des « bonnes bases », l'école s'intéresse avant tout aux capacités intellectuelles et non aux compétences.

Par ailleurs, un intervenant remarque que l'école ne s'intéresse pas aux questions de genre et d'identité que les enfants se posent dans la cour pendant la récréation : il y voit une inefficacité du contrôle social que doit exercer l'école sur les enfants.

Pour relancer le débat, une donnée statistique unanimement reconnue est lancée, à savoir : dans les filières technologiques, il y a peu de filles contrairement aux filières littéraires. C'est un constat. Pour autant, d'autres interventions montrent le « malaise » lié à ce constat : « *Les filles sont plus adaptées au système scolaire et ont moins besoin du maître ; c'est une question de transmission de valeurs. Si cette transmission a lieu, alors il y a égalité.* » Quelles sont les conditions de l'adaptation et de quelles valeurs parle-t-on ?

En forme de conclusion, l'un dit : « *il y a une différence entre les filles et les garçons dans la société, toujours et dans toutes les sociétés. Symboliquement, la fille va chercher par le mariage ce qui va combler les besoins sociaux de son groupe en échange de sexe. La différenciation garçon/fille à l'école repose là-dessus, même si c'est inconscient.* »

Atelier de production : consignes utopiques pour une école idéale

- Il faudrait que l'école soit plus ouverte sur le monde : l'enseignant serait un animateur qui accompagne mais n'impose pas ses savoirs et qui répondrait aux questions posées. Une école active où les élèves ne seraient pas que des récepteurs.
 - Il faut démystifier les savoirs des profs : « ce n'est pas une tare de ne pas tout savoir ! »
 - Pourquoi les niveaux sont-ils aussi hiérarchisés ? Pourquoi autant d'écart entre un ingénieur et un boulanger ?
 - Pas de hiérarchisation des savoirs. Il faut reconnaître le droit à l'erreur : il y a une confusion volontaire de l'école entre l'erreur et la faute qui aboutit à une condamnation de l'erreur.
 - L'école doit apprendre à mieux communiquer.
 - Elle doit donner une ouverture sur les multiples cultures et multiplier les relations inter-générationnelles.
 - Il faut des assemblées de paroles collectives ainsi que des lieux où parler de ses souffrances personnelles.
 - Elle doit laisser le temps à chacun de faire sa propre expérimentation, elle doit donner envie d'apprendre. Il y a un processus individuel de développement de la personnalité.
 - Le temps d'apprentissage devrait être globalisé sur 20 ans, avec de nombreux référents différents.
- Il faudrait définir une équipe pédagogique formée sur sa diversité, une équipe référente. Il faut que les profs prennent le temps de se parler.
 - Réfléchir et analyser l'efficacité des emplois du temps (temps de vacances, organisation de la semaine de travail)
 - Il faut moins de recours à l'évaluation, mais davantage à l'auto-évaluation.
 - Il faut proposer une évaluation collective fondée sur le temps d'acquisition et d'assimilation des savoirs.
 - La sieste pour tout le monde !

15 h 30 – 16 h 30

Discussion collective avec Franck Lepage

Au cours des discussions, Franck Lepage a apporté des éléments pouvant alimenter le débat, comme des références bibliographiques ou des recherches en sciences humaines.

Jean-Louis Derouet, qui travaille à l'Institut national pour la recherche pédagogique, a écrit un livre, *École et justice - De l'égalité des chances aux compromis locaux ?*, éditions Métailié, 1992. Sa théorie est la suivante : l'école, dans une société de plein emploi, ne pose aucun problème, en revanche, dans une société de chômage structurel de masse, l'école rentre dans une période de crise terrible et la population va se diviser sur les raisons de l'échec de l'école : pourquoi « en sortant de l'école j'ai pas de boulot ? », comme s'il y avait un lien. En fait, ce lien est très difficile à déconstruire. Dans l'esprit des gens, il y a un lien qui doit être évident entre le fait d'aller à l'école et la place dans le travail. Dans une société où il y a 10 millions de chômeurs, les gens vont se disputer sur le « pourquoi » du chômage en lien avec l'école. Et Jean-Louis Derouet montre que l'Éducation nationale va éclater à cause de l'incapacité dans laquelle nous sommes à faire conflit sur les différentes visions qui structurent ce que devrait être l'école. Pour lui il existe trois familles qui définissent l'école. Celle qui dit « l'école est là pour instruire. » C'est-à-dire transmettre des morceaux de connaissances pendant des tranches d'heures à des groupes d'élèves. Si on lui demande autre chose, elle ne peut qu'échouer. Un autre groupe pense que l'école n'est pas là pour

instruire mais pour éduquer, c'est-à-dire former à la vie en société, et donc l'école doit arrêter d'enseigner des matières inutiles : un élève en sait plus aujourd'hui en regardant la télé qu'avec son cours de géographie, ou encore, il écrit des textes beaucoup plus intéressants que les pauvres dissertations qu'on lui demande. Donc l'école doit s'ouvrir sur la société, et il faut faire rentrer dans l'école des choses qui jusqu'à maintenant n'avaient pas le statut de programme. Enfin, la troisième famille, qui selon Jean-Louis Derouet est beaucoup plus discrète et beaucoup plus pernicieuse, dit « l'école est là pour former », c'est-à-dire que quand on sort de l'école, on doit avoir un métier, et celles qui sont le plus à même de définir les programmes et les contenus de l'école, ce sont les entreprises. Ce qui signifie qu'il faut confier les programmes aux entreprises en fonction des bassins d'emploi. Ce que dit Jean-Louis Derouet, c'est que ces familles ont toutes les trois raison. Il est absolument évident que l'école doit instruire, il est certain qu'elle doit éduquer, et il est tout à fait évident que ce serait bien d'avoir un emploi en en sortant. Ce qui n'est plus possible, c'est que dans une société de 10 millions de chômeurs, chacune de ces missions soit idéalement réalisée. Il faut donc réaliser un compromis entre ces trois tendances, ce qui ne se fait pas actuellement. Et selon lui, dans très peu de temps, quand la compétence éducative va être confiée aux Régions comme cela est prévu par l'Europe, l'Éducation nationale va éclater et l'on verra un clientélisme scolaire qui produira plus de ségrégation sociale

qu'aujourd'hui. C'est le destin qui nous attend, sauf si l'on décide de sauver l'Éducation nationale, mais c'est un autre débat.

Plus tard, à propos du système d'évaluation des élèves, Franck Lepage a évoqué la « constante macabre ». Un certain nombre de chercheurs français et américains ont montré que quel que soit le niveau des élèves que l'on confie à un enseignant, celui-ci va « s'arranger » pour créer trois tiers dans sa classe : des bons, des moyens, des mauvais. Pour une expérience, on a confié trente surdoués à une maîtresse, sans le lui dire, et à la fin de l'année, il y avait un tiers qui avait 18, un tiers qui avait 10 et un tiers qui avait 2 sur 20. Il y a un chercheur français qui a appelé ça la constante macabre (André Antibé, *La Constante macabre ou comment on a découragé des générations d'élèves*, Math'Adore, 2003). Celui-ci dit que l'enseignant, à son corps défendant, produit de la hiérarchie et non de l'égalité dès sa manière de construire les questions. Et qu'en fait, c'est une demande du système scolaire dont il n'a pas forcément conscience. Un enseignant qui donnerait des bonnes notes à tout le monde serait immédiatement considéré comme un mauvais enseignant par les parents, par ses collègues, par la hiérarchie.

Conclusion de la journée

Les réflexions et débats de la journée ont montré combien les avis sont partagés à propos de l'école. Lieu d'émancipation pour les uns, de négation identitaire pour les autres, les participants ont exprimé par les divergences de leurs points de vue le trouble qui entoure l'école. Il semble pourtant qu'un paradoxe fasse unanimité : l'école est un lieu répressif, de reproduction sociale, où les différences individuelles sont évincées. « *L'école c'est fait pour apprendre à se taire,* » dit l'un, « *moi je veux des élèves, pas des personnes,* » dit un autre citant une parole de prof. Mais des individus à l'intérieur du système scolaire (enseignants ou non) s'avèrent être des rencontres libératrices, ayant valorisé les qualités individuelles de certains. Ainsi, il faudrait distinguer le système scolaire des individus qui le composent. Enfin, les liens entre l'éducation populaire et l'Éducation nationale seraient à redéfinir. Pour les uns, les enseignants ne sortent pas assez de leurs lieux d'enseignement. Les difficultés administratives d'organisation et budgétaire (coût du transport) sont largement invoquées. Pour les autres, c'est l'école au contraire qui ne laisse pas assez le monde extérieur entrer dans les lieux scolaires.

En tout état de cause, le choix du thème de la journée a été jugé pertinent : « *la question de l'école concerne au premier chef une université populaire* » ont conclu les participants.

Vendredi 31 juillet

Comment se construire son identité de manière décomplexée ?

Le passé ne doit pas, par un abus de mémoire, nous empêcher de vivre au présent. Il ne s'agit pas seulement de le célébrer et de le commémorer parce qu'il est passé, ni de l'oublier parce qu'il est révolu. Vivre au présent, ce n'est ni renier son passé, ni se réfugier dans la nostalgie.

11 h 00 – 11 h 30 Les groupes d'entretiens mutuels

Quel est le savoir-faire que vous souhaitez transmettre à vos enfants ?

Au cours de la restitution des groupes, les réflexions se sont organisées en cinq points :

- On ne maîtrise pas tout ce que l'on transmet. On peut se contraindre, ou l'on peut être contraint de ne pas transmettre certaines choses, comme la langue, par exemple. Il arrive aussi que l'on transmette certaines choses de manière inconsciente : ainsi les phobies, les gênes... « On ne transmet pas que ce qu'on veut ! C'est aussi ça l'identité. »
- De façon générale, les participants souhaitent ne pas transmettre la peur (peur d'allumer un feu, peur de vivre...), ni les valeurs de la société de consommation. Et dans un registre plus pratique, ils souhaitent ne pas transmettre le recours trop facile à la machine, ni la facilité en général.
- À l'inverse, ils souhaitent transmettre le respect, l'ouverture vers les autres, la recherche de l'autonomie, une sorte de philosophie positive de la vie : la confiance, la politesse – mais sans les excès qui créent des codes artificiels –, le respect de l'autre.
- Les préoccupations gustatives se sont manifestées. « Produire 100 % de ce que je mange, » a dit l'un, « la tarte aux pommes de mémé Rosalie : préparer la tarte, la manger, et savoir le refaire, » dit une autre.

Anthony Brault : « Quand on parle d'identité, de transmission, la représentation qui vient derrière, c'est effectivement le folklore, le costume, la langue, l'apparence de l'identité. L'objectif de cette journée est de dépasser ça, et c'est ce que vous exprimez tous : ce qu'il y a à transmettre, c'est plutôt la manière de vivre au quotidien, l'autonomie qu'on peut avoir dans la vie, notre relation avec les autres. D'où l'intérêt de l'enduit à la chaux, qui est le thème de l'intervention suivante et qui est vraiment une technique de la vie quotidienne, de l'autonomie. »

11 h 30 – 12 h 30

Un savoir-faire « traditionnel contemporain » :

l'enduit à la chaux

avec Jean-Luc Clément

J'aurais pu parler de l'habitat ancien, je pourrais vous parler de la chaux pendant des heures. Je suis capable de tenir trois ou quatre heures.

Quand on parle d'identité à propos de la chaux, en fait c'est une identité universelle, on constate qu'elle est utilisée un peu partout dans le monde.

On l'a crue disparue de notre habitat dans les années 1950, parce qu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il fallait reconstruire la France avec des matériaux modernes, rapides et faciles d'emploi. Et les industriels aujourd'hui nous présentent ça comme une découverte, mais c'est un réemploi de ce que faisaient déjà les Romains.

Dans l'enduit à la chaux, il y a la notion de liant. Ça m'a toujours interpellé parce que quand quelqu'un est sympa, on dit qu'il est liant. Et la chaux, on appelle ça un liant. Pour se lier, il faut être plusieurs. La chaux est un liant, et il lui faut un agrégat (sable, chanvre, paille...). Je me suis intéressé à l'enduit à la chaux par besoin, par nécessité : j'habitais une vieille maison en Gâtine. Dans les années 1960, pour afficher sa promotion sociale, il était d'usage de faire enduire sa façade de maison en ciment. Mais mes parents n'avaient pas assez d'argent et la maison est restée à la chaux. Et de temps en temps, mon père delayait de la chaux et on badigeonnait les murs. La chaux est le seul matériau qui respecte le bâti traditionnel : la respiration, l'hygrométrie. En Gâtine, dans les années 1980, il n'y avait plus un artisan qui faisait des enduits à la chaux. Il a fallu

se cultiver, rencontrer des anciens artisans qui ont bien voulu nous expliquer ce qu'ils faisaient avant la Seconde Guerre mondiale. Avec l'association *Vivre au pays* (79), on a fait des expériences, on a pris des enduits anciens, on les a étudiés, on a regardé comment et de quoi ils étaient faits. On s'est trompé, on a fait des erreurs, et petit à petit on a amélioré notre technique et on a fini par faire des formations d'artisans. Eux, nous ont apporté le geste. À la chambre des métiers, on ne leur avait appris que le ciment.

On a découvert le côté plastique de la chaux, qu'on ne trouve qu'avec la chaux, et particulièrement la chaux grasse. On a découvert le côté « jouissif » qu'il y a à tirer la chaux, on passe un bon moment.

Mais elle a un défaut : elle dépend de la météo, car l'hygrométrie est très importante en fonction de ce que l'on doit faire. Or, les artisans d'aujourd'hui doivent pouvoir enduire par tout temps. Quand il fait humide, vous ne pouvez faire que des enduits intérieurs, car vous avez besoin de temps pour faire un lissé.

Autre aspect important dans la fabrication de l'enduit : le sable. De nos jours, on utilise massivement le sable de Loire. C'est un sable d'alluvions. Il est lavé naturellement par la Loire, et en plus on le relave à l'extraction, et il a perdu au passage des composants importants pour la qualité de l'enduit. Autrefois dans la région, on extrayait du sable de carrière. Ici, on allait tirer le sable des arènes granitiques. L'arène granitique, c'est le granite qui se décompose, et les feldspaths et micas

sont chargés d'oxydes de fer, ce qui donne cette couleur ocre des enduits par ici, contrairement à la Provence, par exemple, où l'on ajoute des colorants aux enduits. Aujourd'hui vous n'avez pas le droit d'ouvrir une carrière, et il n'y a plus de carrière ouverte dans la région, alors certains sont complètement hors la loi.

Pour produire de la chaux, on prend du calcaire et on le fait cuire. La fabrication a énormément changé : aujourd'hui nous avons des chaux industrielles dont la fabrication est une aberration à cause du marché des chaux grasses. C'est-à-dire que les chauxfourniers d'aujourd'hui, qui sont des industriels, doivent produire toutes les sortes de chaux. Et quand ils n'ont pas de calcaire convenable, ils le cassent et le lavent, on appelle ça l'épuration. Cela demande beaucoup d'énergie, alors qu'il suffirait de produire la chaux grasse à l'endroit où on peut en produire, et qu'à l'endroit où on ne peut pas en produire, on produise une chaux légèrement hydraulique.

On ne peut pas parler de la technique de l'enduit à la chaux, une technique, il faut la ressentir. Si vous voulez apprendre à faire un enduit à la chaux, le mieux, c'est de commencer par acheter un bleu de travail et une truelle ! La qualité essentielle de l'enduit à la chaux, c'est de laisser respirer la maison. C'est un matériau naturellement poreux. Les maisons qu'on nous a sorti dans les 30 dernières années, elles ne respirent pas, elles sont ferrillées et sans respiration. Mais, puisqu'on parle de transmission, on entame une période plus optimiste.

Pour comprendre la chaux, on ne peut pas s'empêcher de comprendre la science. Mais si on n'a que la connaissance scientifique, on passe à côté de choses importantes, comme le savoir des anciens. Il faut puiser dans les deux et s'approcher les connaissances.

Maintenant, un peu de science.

La formule chimique du calcaire, c'est le carbonate de calcium : CaCO_3 . Le calcaire pur, c'est la craie à tableau. Ce calcaire était cuit, on le « décarbonatait ». La chaux est dans le même cycle que la combustion du bois : elle réabsorbe le carbone qu'elle a dégagé à la cuisson, donc c'est un élément non polluant. Avec la cuisson, on perd le CO_2 et on obtient le CaO , que l'on appelle l'oxyde de chaux. Tout le monde le connaît, c'est la chaux vive. Elle servait à tout, autrefois, et elle sert toujours en agriculture, où elle est épandue sur les sols pour faire flocculer l'argile et permettre l'écoulement des eaux, c'est aussi un amendement. C'est un élément extrêmement dangereux. Il ne faut pas s'en mettre dans l'œil. Autrefois, le maçon arrivait sur son chantier, et la première chose qu'il faisait, c'était un grand trou dans la cour dans lequel il versait la chaux vive. Puis il mettait de l'eau par-dessus. Et comme on ne savait pas la quantité d'eau nécessaire pour éteindre la chaux, on la noyait. On attendait trois semaines, un mois. Quand vous mettez de l'eau sur la chaux vive, cela monte à presque 150°C , donc n'allez pas éteindre de la chaux vive dans un bac en plastique !

Les parties bien éteintes montaient en surface, les parties moins bien éteintes restaient au milieu,

et tout ce qui était incuit allait au fond, car autrefois la chaux était livrée en blocs et non en poudre. Le maçon utilisait le dessus, qui était de bonne qualité, pour enduire la façade de la maison. Pour enduire le *tet à goret*, il prenait le milieu, et pour faire de la maçonnerie, il utilisait le fond. De nos jours, la chaux est éteinte dans des appareils spéciaux avec des calculs très précis de la quantité d'eau. Ce qui donne non pas une pâte mais une poudre. Car au contact de l'eau les blocs de chaux s'hydratent et se séparent. Ces hydrateurs sont très gourmand en énergie !

Donc, $\text{CaO} + \text{H}_2\text{O} = \text{Ca}(\text{OH})_2$, ou encore la chaux aérienne, ou CL90 quand vous l'achetez en sacs. Tous les calcaires ne sont pas purs. Et quand on les chauffe, il y a une combinaison chimique en fonction des silicates, des aluminates etc., dont la particularité est de durcir avec l'eau. Ces chaux sont dites hydrauliques. La chaux aérienne durcit très peu tant qu'il n'y a pas d'air. On peut la travailler longtemps. Par contre, plus la chaux est hydraulique, moins elle est respirante. Notez qu'avec le chanvre, on ne peut pas travailler avec de la chaux aérienne.

Cette $\text{Ca}(\text{OH})_2$, en séchant, capte le CO_2 qu'elle avait perdu à la cuisson. Et ainsi, $\text{Ca}(\text{OH})_2 + \text{CO}_2$ donne le CaCO_3 , qu'on avait au début, + H_2O . En conséquence, l'enduit à la chaux va recracher de l'eau pendant 3 ou 4 mois. Les maisons avec un enduit intérieur à la chaux ne sont pas très agréables à vivre les premiers mois à cause de l'humidité. Et il faut ouvrir les fenêtres à cause du dégagement de gaz carbonique.

En conclusion, je suis pour qu'on redécouvre les circuits courts de façon générale et dans les matériaux de construction en particulier. Il faut militer pour qu'on ouvre de nouvelles carrières de sable. Il y a des veines ici. Il faut bien sûr que ça ne devienne pas du mitage, des trous partout, qu'il y ait un certain contrôle. Retrouver les techniques de l'enduit à la chaux a été un moyen d'expérimenter la technique, de croiser les savoirs – le savoir des anciens et le savoir scientifique –, de remettre du sensible dans le monde. Et ça n'est pas si éloigné de la recherche de musiques traditionnelles, par exemple. En finalité, ça a été une occasion d'échanges, « *car derrière les murs de ces maisons, il y a des gens* ».

14 h 00 – 15 h 00

Discussion collective avec Dominique Salini : la construction de l'identité corse

« **Q**uelle est la place (politique) aujourd'hui des archives et autres travaux réalisés dans les années 1970 (Pacher) ? Les fonds culturels : un entretien mémoriel ? Une nostalgie ? Le passé : une valeur sûre ? Une niche ? Un refuge ? »

Lors de la conception de l'Université populaire d'été, nous avons prévu de traiter séparément la question de l'identité et celle du métissage au cours de deux après-midi de débats. Il s'agissait naturellement d'une partition arbitraire puisque ces notions sont indissociables, comme l'a montré une grande partie de la pensée anthropologique. Mais, en confiant la responsabilité des thèmes à deux intervenants différents, cela permettait de mieux cibler le champ d'interrogation et d'éviter le flou sémantique de ces notions. Pour des raisons d'organisation interne, et en particulier la défection de l'intervenant chargé d'envisager le métissage contemporain sous l'angle de sa présence dans les médiations culturelles, le même intervenant étant désormais chargé des deux thématiques, il allait de soi que identité et métissage devaient être abordés dans la continuité, d'autant que ces deux termes sont aussi ambigus aujourd'hui qu'à l'époque coloniale.

Il nous a semblé pertinent de proposer une approche différente de ces questions qui ont simultanément constitué le fondement de la science anthropologique postcoloniale et alimenté l'idéologie des revendications identitaires des années 1970 en Europe. Cette approche se veut moins affective, plus décomplexée, car

l'analyse rétrospective, mais aussi l'actualité (le redécoupage territorial) le montrent bien : nous sommes en grande partie dans l'émotionnel et la culpabilité. C'est le sens que nous avons souhaité donner à ces quatre demi-journées : nous questionner sur ce que peut être une identité aujourd'hui, oscillant entre une définition statique et immuable (je répète les gestes parce qu'ils m'ont été transmis), et une acceptation délibérément en mouvement, mobile, nomade, d'une forme nouvelle d'identité dont la singularité affichée serait le métissage accepté.

La multiplicité des entrées est telle qu'il a bien fallu faire des choix parmi toutes les significations possibles. Notre choix a pris appui sur deux prétextes.

- Les quarante ans de l'UPCP-Métive renvoient à la conception du patrimoine à l'époque : collecter pour conserver ce qui était en train de disparaître.
- Les quarante ans du mouvement identitaire (urriacquistu, la réappropriation) en Corse afin de montrer les enjeux politiques sous-tendus par le mot identité.

Dans les deux cas, deux éléments ont joué un rôle prépondérant : la mémoire et le lieu. Nous pouvons même dire que c'est à l'intérieur de ce cadre que s'inscrit la définition habituelle de l'identité en tant que tradition : une tradition héritée, transmise de manière intergénérationnelle, dans l'oralité et la proximité. On s'aperçoit

d'ores et déjà que le terme identité renvoie à d'autres vocables, parfois utilisés dans d'autres contextes sociologiques ou politiques, ce qui induit bien souvent une grande confusion langagière et sémantique. Dire par exemple qu'il importe de sortir l'identité d'une conception statique et binaire pour l'immerger dans un processus dynamique toujours en construction, oblige à ne pas accorder au lieu ni à la mémoire autant d'importance. C'est aussi admettre que, par abus de mémoire, le passé soit un frein à la pensée d'aujourd'hui, qu'il empêche de vivre pleinement le présent. Un exemple pertinent peut être pris dans la création : la création contemporaine est peu valorisée dans les festivals ou bien trop peu programmée dans les théâtres nationaux. Elle est bien souvent rejetée dans les banlieues, les zones périphériques, les festivals *off*.

Bien entendu, un simple retour sur l'histoire des idées fait apparaître que l'identité n'a jamais signifié absence de rencontres, d'emprunts et de rejets, de mélanges, ceci à l'image du monde lui-même, jamais franchement binaire. À l'exception des conceptions extrémistes, raciales ou ultra nationales, qui ont marqué l'histoire récente de l'Occident et qui ont associé identité et pureté, authenticité, d'une manière générale, l'identité se définit par rapport au différent, à l'Autre. En d'autres termes, contrairement aux idées reçues, même la spécificité locale, voire micro-locale est déjà en soi un métissage, voire une identité fabriquée par l'Autre. Or, c'est précisément à cause

d'une ignorance forte de l'histoire que les revendications identitaires caractéristiques des années 1970 se sont formalisées comme elles l'ont fait, de manière exacerbée, faisant des tris dans leur histoire, ne retenant que les épisodes flatteurs et risquant surtout l'ostracisme (même inconscient) à l'égard des autres.

La question de l'identité est bien une des questions anthropologiques des plus complexes car le terme lui-même renvoie à une multiplicité de sens, recouvre de situations particulières. Ceci étant, la question est d'une extrême actualité, la création en 2007 d'un ministère de l'Identité nationale en étant un signal fort. Une carte d'identité fournit des indications physiques, relativement générales, qui permettent de vous inclure dans telle ou telle catégorie d'individus et de vous distinguer des autres, mais, sans carte d'identité, vous êtes un sans-papiers clandestin à la merci des autorités. Qu'est-ce donc que cette identité que la société vous oblige à exhiber sans cesse ? Il s'agit bien là d'une question fondamentale puisqu'elle me touche moi en tant qu'individu, sujet, citoyen... S'agit-il d'un attribut génétique hérité à sa naissance et qui circonscrit une fois pour toutes les contours de votre être, de votre personnalité, dont dépendent non seulement votre présent mais aussi votre avenir ? Ou est-ce au contraire ce que chacun d'entre nous construit à partir d'un patrimoine génétique dû, au fond, au hasard ? On voit bien que tenter une définition de l'identité nous renvoie à une constellation lexicale

et s'avère assez peu fructueuse pour aller au-delà de la simple expression d'opinions. Et pourtant, ces deux « définitions » vont bel et bien opposer les courants de pensée en sciences humaines et sociales, mais aussi participer, peut-être malgré elles, à créer un état de confusion langagière dont on a du mal à sortir aujourd'hui encore. Ainsi, les sciences humaines et sociales de la seconde moitié du xx^e siècle, dans le sillage de Claude Lévi-Strauss, ont privilégié l'idée d'une identité statique, appelée tradition, participant involontairement à la fabrication d'une fable d'identité et à l'émergence d'une situation pathogène de troubles de l'identité. Or, on ne peut régler la question identitaire sans se préoccuper des risques pathogènes induits par une assignation à l'identité, au comportement surethnicisé, ni en prenant le métissage comme une ouverture salvatrice vers l'autre, une solution, même provisoire. Reposer aujourd'hui la double question de l'identité et du métissage revient à proposer une lecture critique des rapports au scientifique et au politique. C'est à ce champ, qui inclut je, moi, nous et les autres et dans lequel s'est constituée une bonne partie de la science anthropologique post-coloniale, qu'il convient de revenir.

La façon dont la question identitaire s'est développée en Corse est prise ici comme un exemple parmi d'autres, uniquement privilégié par le fait insulaire et la primauté de l'expérience de la politique française de décentralisation. En effet, la Corse, premier département français libéré en

1943, collecté par G.-H. Rivière en 1947, est aussi la première région de France à être dotée d'une collectivité territoriale avec un statut particulier dès 1982 (statut Defferre avant les deux autres, Joxe, 1991, et Jospin, 2002).

Dans les années qui ont suivi 1968, apparaissent les mouvements de revendications identitaires, d'une certaine manière dans la continuité des mouvements régionalistes d'avant-guerre.

Le fond de la contestation est clair :

- Retourner au pays (d'où l'importance du territoire et de l'« ancrage »).
- Retrouver et reparler sa langue (considérée comme un indice fort de son identité).
- Pratiquer à son tour les gestes des anciens, c'est-à-dire s'inscrire dans une tradition, en somme accepter le legs.

Qu'est-ce qui nous permet de parler d'identité, sinon une provenance territoriale, un ancrage territorial indispensable ? Demander à un Corse qui il est, *di qual'si ?*, revient à le questionner sur sa lignée, lui demander de quelle souche il est issu. Les raisons de cet attachement, on l'aura bien compris, sont tout à la fois existentielles, anthropologiques, imaginaires, inconscientes, mais surtout affectives, irrationnelles et « floues ». Le projet de redécoupage territorial ravive chez le citoyen un affect qui risque à nouveau le repli sur soi et l'exacerbation régionaliste, paradoxalement au moment où tente de se déployer une politique de disparition des frontières. Va-t-on

vers une régionalisation mondiale des États et un repli micro-local des régions ? Se retrouvent (et se renvoient dos à dos) dans ce débat naissant tous les nationalismes exacerbés que tout le xx^e siècle a vainement tenté de stabiliser.

L'identité est ainsi attachée à une territorialité surtout entendue comme une terre d'appartenance, celle des naissances et des morts des ancêtres, des maisons de famille et des tombeaux, cette terre que certains ont dû quitter pour pouvoir vivre... Donc, une définition du territoire plus affective que politique, voire simplement géographique. Que la Corse soit une île a nécessairement accusé la conviction d'une singularité effective, les frontières étant incontestables (faut-il rappeler que l'étymologie latine de l'île est *insula* ? L'insistance étant mise sur l'isolement, mais également sur sa virginité culturelle : une île est vierge de toute culture et est entièrement dépendante du continent de tutelle). Associée au territoire, l'identité l'est aussi à une culture plus ou moins connue, mais en tout cas qui permet d'être rattachée à une histoire mémorielle, un passé lointain. Revendiquer son identité c'est, à l'époque, réactiver un passé presque à l'identique, puisque l'identité est génétique, léguée en héritage.

Les revendications de l'époque s'ancrent bien dans un espace (l'île) mais aussi dans un temps (avant, le passé), en quasi-adéquation avec les thèses ethnologiques, mais aussi, en grande partie avec la politique culturelle d'après-guerre conduite

par les MNATP (Musée national des arts et traditions populaires) : sauver ce qui était en train de disparaître par le collectage et la conservation. La peur de voir disparaître a largement contribué à mythifier le passé et à fabriquer des identités. Mais en concevant le traditionnel comme un passé révolu à réactiver par des commémorations à répétition ou par des pratiques qualifiées hâtivement d'identitaires, elles ont inscrit l'identité presque exclusivement dans la mémoire familiale, sans aller au delà du XIX^e siècle et de la société rurale. D'où, très rapidement, l'apparition de la bipolarité tradition/création qui, bien entendu, va refermer la pensée sur elle-même et l'enfermer dans une impasse à la fois théorique et créative. Constituer des bases de données, des archives pour garder la mémoire, a donné trop d'assurance quant à la perpétuation des choses. Et la question qui se pose aujourd'hui à nous, héritiers de ces cultures, est bien celle-ci : que faire des archives, souvent constituées à la hâte, de manière sauvage et non raisonnée ? Que faire pour favoriser la réappropriation ? Certes, il n'est pas trop difficile de restituer à chacun la mémoire de ses lieux et de ses ancêtres via les fonds audiovisuels. Mais peut-on véritablement parler de culture vivante ?

Ce constat amène une autre question, beaucoup plus difficile : que faire de cette tradition transmise la plupart du temps dans l'oralité et aujourd'hui dé-contextualisée ? Car admettre la disparition des choses, c'est aussi accepter la disparition des identités.

L'ancrage territorial correspond à un désir bien légitime de perpétuer des gestes sur un lieu donné. D'ailleurs, sans territoire, c'est-à-dire aussi bien une localisation géographique d'un lieu de vie qu'une certaine forme d'environnement et que certains comportements, comment se transmettent les savoirs ? Comment maintenir la proximité nécessaire à certaines transmissions ? Certes, refuser le nécessaire ancrage territorial (citoyen du monde) pour se définir soi-même, rend sans doute moins douloureux le projet en train de se réaliser : l'urbanisation du monde et la théâtralisation des espaces ruraux, des villages-citadelles et autres curiosités locales. Ces lieux-là, pourtant lieux de mémoire et symboles patrimoniaux des nations, deviennent des décors naturels pour les reconstitutions du passé. Bien évidemment les risques de dérive sont nombreux : exacerbation de la fibre patriotique, de la nation (et même de la région), surenchère identitaire conduisant à une société du figurant ou du nègre blanc, création de nouveaux ghettos et profilage de communautarismes. À tel point d'ailleurs que l'affirmation de l'identité est bel et bien apparue comme une menace pour la diversité et a soulevé la question morale de la tolérance et de l'ouverture. Peut-on définir son identité indépendamment d'une géographie ? Si pour beaucoup d'entre nous le territoire physique est nécessaire au vécu, le courant anglo-saxon des *cultural studies* (Stuart Hall), considère que l'identité est une position : elle ne dépend pas du lieu où l'on vit et travaille, ni d'une mémoire qui ramènerait sans cesse à un avant.

L'identité serait donc un comportement *hic et nunc*. Au fond, deux conceptions qui ne peuvent qu'être soumises aux appréciations de chacun ?

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce sont ce que l'on peut appeler les troubles de l'identité. Peut-on résoudre le problème identitaire ? Trouver une thérapie ? Il importait de montrer ici, en prenant un exemple parmi d'autres, la Corse, dite région à forte identité, comment se déroule, sous nos yeux, le mécanisme politique de mise en patrimoine du vivant. Le passé est un fond de commerce pratique, puisque nous pouvons le créer de toutes pièces en faisant des tris dans l'histoire, en extirpant des moments choisis, des épisodes préférés, d'un contexte historique très long. En Corse, ce fut une affirmation de Jean-Jacques Rousseau. Comme tous les philosophes de son temps, Rousseau ne voyage pas. Il ne se rendra donc jamais en Corse. Pourtant, une phrase du *Contrat social* va servir d'étendard à la lutte contemporaine : « *j'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe* ».....

15 h 30 – 16 h 30

Les groupes d'entretiens mutuels

Réactions du public...

Quelqu'un rectifie un propos de Dominique qui situait les premiers collectages de l'UPCP-Métive après 1968, alors que ceux-ci s'inscrivent dans le cadre des mouvements d'éducation populaire bien avant 1968. En fait, ce sont deux personnes : Michel Valière et André Pacher, l'un qui était lié à la Ligue de l'enseignement et l'autre aux Foyers ruraux. La rencontre des deux au bout de neuf ans environ, a produit l'UPCP. Cette intervention vise à confirmer que cela s'inscrit dans le cadre des mouvements d'éducation populaire d'après guerre.

La question de l'Autre est prégnante, poursuit ce premier intervenant, et si on parle d'altérité, on peut se demander en quoi l'Autre « altère » ou enrichit. Il y a un truc très dangereux dit un autre, avec ces questions d'identité : à l'extrême, on peut devenir fasciste. C'est bien de comprendre d'où on vient, ce qu'on fait là etc., mais c'est mieux d'échanger avec d'autres au lieu de rester replié sur soi dans le local.

Échanges de la salle

- Les dérives extrémistes se retrouvent à tous les niveaux, y compris à l'échelle nationale.
- Parfois, dans l'identité il y a une idée de la pureté de la culture.
- L'authenticité, ça n'existe pas.
- L'identité, pour Nancy Huston, c'est une élaboration, une fiction.
- Ce qui est dangereux, c'est l'ignorance. Quand on s'intéresse aux cultures populaires, on se

rend compte qu'elles sont diverses et métissées. Qu'il y a eu beaucoup d'échanges.

- C'est peut-être ceux qui se posent des questions d'identité qui posent problème. Ils ne sont pas cooptés dans un groupe, ou ils se cherchent et c'est souvent là qu'il y a des dissensions. Quand on est bien dans sa peau, on n'a pas de problème d'identité, on connaît le groupe auquel on appartient. La question est alors : « est-ce que j'en ai une ? » ou encore « est-ce qu'on accepte la mienne ? »
- Un des vecteurs du capitalisme aujourd'hui, c'est l'hyper mobilité. À trente ans, j'ai déjà vécu dans quatre ou cinq villes en France. Mon territoire c'est la France. Je me sens français, mais aussi je me sens un peu de nulle part. C'est aussi une des stratégies du capitalisme de faire qu'on est finalement de nulle part.
- Il y a un nouveau rapport entre les territoires qui s'inscrit avec la décentralisation. Cela consiste à les mettre en concurrence les uns avec les autres. Donc les questions identitaires ressurgissent, pour démontrer une meilleure qualité de vie (pour attirer les entreprises, par exemple).

Comment résister à l'injonction identitaire ?

- Parfois, l'identité ne pose aucun problème. Donc il n'y a pas de résistance. Pour d'autres, il y a parfois davantage un désir de nommer ce qu'est son identité. C'est lié à un endroit, un

milieu social, son sexe, sa religion. La transmission familiale est fondamentale. Et parfois les parents ont « oublié » de transmettre et on découvre des choses par hasard.

- La construction de l'identité passe par le questionnement sur qui on est. Il est nécessaire de faire des mises à jour de cette question à différents moments de sa vie. L'identité est souvent empreinte de différentes sources, avec par exemple la famille, l'école, les cercles d'amis etc... Pour résister, il est nécessaire d'avoir une écoute de l'autre, un contact sans imposition de soi.
- On a aussi besoin que ce ne soit pas partout pareil.
- L'identité telle qu'elle est en usage aujourd'hui, est-elle une résistance à la mondialisation, ou bien le contraire ? Que doit-on faire de l'usage commercial de l'identité en Corse comme par exemple : le whisky identitaire, l'eau identitaire, le cola identitaire...
- « *Le département de la Vienne a fait du Futuroscope son signe identitaire. Et nous, dans le mouvement de l'UPCP-Métive, on s'est aussi fait avoir par ça : récemment, j'ai trouvé en magasin un livre de coloriages édité par Geste éditions (société anonyme créée par l'UPCP et dont elle est aujourd'hui l'actionnaire majoritaire) dont la première page proposait un dessin du Futuroscope.* »
- « *En tant que travailleur social, dit Anthony Brault, ce qui m'énerve le plus, c'est le "couscous interculturel". On a des gens d'origine maghrébine, nés en France, et sous prétexte d'intégration, on leur demande de partager le couscous avec leur*

voisin. On réduit donc la question de l'identité à une dimension culturelle. Il y a une dimension en termes d'identité qui n'est jamais abordé, c'est la dimension sociale. Il y a bien quelque chose qui réunit tous ces habitants, c'est qu'ils sont pauvres. En termes d'identité, les riches blancs et les riches noirs s'entendent très, très bien ! Je vous rassure. Et il y a quelque chose qui n'est jamais fait, c'est de questionner l'identité économique. Les jeunes avec qui je travaille, par exemple, n'acceptent pas quand on leur dit qu'ils sont pauvres. Et pour anticiper sur demain, la question pourrait être : avec qui on accepte de se mélanger ? »

- Le mot tolérance est très toxique : si on tolère, c'est déjà qu'on se place très à l'extérieur, voire un peu au-dessus. Il ne faut pas être tolérant, il faut être avec.



Coll. UPCP-Métive – cl. Dominique Simonet.

Samedi 1^{er} août

Métissage : où, comment les cultures se croisent-elles ?

Une forme nouvelle de rencontres des cultures, de leur brassage et de leur métissage se réalise sous nos yeux. Si les missionnaires et les marchands ont été pendant longtemps des agents de contact entre les cultures, qu'en est-il aujourd'hui ? Comment se constitue l'image du métissage et comment les médiations culturelles en rendent-elles compte ?

11 h 00 – 11 h 30

Les groupes d'entretiens mutuels

Vous êtes vous déjà senti étranger chez vous ?

- Sentiment d'étrangeté dans le rapport Paris-Province.
- On peut se sentir étranger dans son cadre professionnel : origine sociale ou culturelle.
- Pourtant la cohabitation peut avoir lieu avec des gens extrêmement étrangers à soi.
- C'est une évidence ! Mais ça n'a pas grand-chose à voir avec le métissage ! On parle de métissage en matière biologique ou culturelle, on ne parle pas de métissage à propos des différences sociologiques. Par exemple, les différences riches/pauvres.
- Le métis est le résultat d'un mélange. Le métissage est produit par deux apports, c'est ce qu'on devient.
- Le métis c'est aussi une trame de lin et une chaîne de coton...
- Il y a un terme qui manque : c'est la créolisation. Le mot métissage parle de biologie, pas de culture.
- Quand on dit métissage, on a l'air de dire qu'on mélange des choses pures. Pourtant, en matière de culture, il y a du mélange partout et tout le temps. Donc, on mélange du mélange. Parler du métissage comme ça, ça laisse penser qu'il y aurait une identité pure. Or c'est impossible.
- Pendant la campagne électorale américaine, certains ont dit que parler d'Obama comme d'un métis signifiait que la société américaine avait raté quelque chose. Penser le métissage

comme un ratage ça nous permet de sortir un peu du côté humanitaire. Les anthropologues qui ont étudié dans les années 1990 ces mélanges dans le domaine social ont arrêté ça. Aujourd'hui, ils parlent de branchement. Parce que métissage faisait trop référence au biologique. Ils utilisent un langage qui vient de l'informatique. Ça montre que le langage n'est pas à l'aise pour parler de ces rencontres et de ces mixités ou pas. Tout n'est pas « mixable ». Pourquoi certains se mélangent et d'autres pas ?

- Il y aurait un présupposé qui voudrait qu'on se rencontre et qu'on se mélange. C'est oublier qu'il y a un rapport de force et que dans la rencontre il y a parfois un perdant. C'est l'acculturation, où l'un des deux va être écrasé. Le métissage ce n'est pas exclusivement de l'exotisme.

11 h 30 – 12 h 30

Un semi-loisir « traditionnel contemporain » : une cuisine métisse

par Nicolas Roux

Je ne vais vraiment pas parler de métissage ! Je vais vous parler de quelque chose qui ne me semble pas du tout métissé ! La cuisine du cochon ne me paraît pas du tout métissée.

Je suis enseignant en sciences et vie de la Terre, et j'habite à la campagne. Je viens d'un milieu qui n'est pas du tout paysan. Même si quand j'étais petit on est arrivés dans une commune rurale, nous n'étions pas du tout paysans : mon père était pasteur, son père l'était – missionnaire –, ma mère était kinésithérapeute. On arrive à la campagne et je me fonds tout de suite dans ce milieu là. Chez moi, il y avait quand même quatre poules pour avoir des œufs, mais c'était tout. Très tôt, parce que mes voisins élevaient de la volaille, je devais avoir sept ou huit ans la première fois que j'ai pris le bus pour aller à Saugeon (17), la foire locale importante, pour acheter quatre canards et les ramener à la maison, demander à ma mère qu'elle me donne un peu d'argent pour acheter du son chez le boulanger. J'ai élevé mes quatre canards, que j'ai tués et que j'ai vendus. La tuerie a été horrible ! La tuerie d'un canard quand on a sept-huit ans et qu'on ne l'a jamais fait... ça a été terrible ! Je m'en rappelle encore, j'étais très mal équipé ! Et l'animal a vraiment passé un très sale quart d'heure ! Je tue encore actuellement énormément d'animaux, mais ça se passe beaucoup mieux. Donc l'apport n'est pas familial, c'est le voisinage.

Maintenant j'habite à la campagne dans une très grande maison avec du terrain. Il doit y avoir un hectare et demi, quelque chose comme ça. Et à la maison, on produit pratiquement tout ce

qu'on mange. Alors pas 100%, mais 98% de ce qui se mange, c'est-à-dire toute la viande, tous les légumes, toutes les boissons, qu'elles soient alcoolisées ou non, les abeilles pour faire le miel... On produit tout. Quand je dis les animaux, là y a une vache qui vient de faire son veau et on va le tuer là quand on va rentrer, les moutons apportent la viande de mouton, les poulets, les canards... Chose abominable, tous les ans je me dis que je vais arrêter, que je ne le ferai plus, mais pour l'instant je n'ai pas réussi à arrêter, je gave mes canards pour faire mon foie gras. C'est terrible le gavage des canards. C'est une abomination, c'est dégueulasse, quoi ! Mais après, quand à Noël je partage le foie gras avec les copains et qu'on me dit, « c'est toi qui l'as fait ? », je dis, « attention, j'ai gavé le canard ! ». J'ai pas acheté le foie gras que j'ai cuisiné !

Parlons du jardinage. C'est une passion le jardinage, de produire toute la partie légumes qui vont accompagner la viande pour le repas... et en principe on arrive à produire pour toute l'année. Le problème vient de la commercialisation maintenant ! C'est la folie, les magasins, quand on voit tout ce qu'il y a. Que les gens ne jardinent pas parce qu'ils n'aiment pas ça, parce qu'ils n'ont pas le temps, je le comprends, ils pouvaient acheter des carottes. Ils les râpaient rentrés chez eux. Mais maintenant quand on se promène dans les magasins, c'est même plus ça. J'ai vu, maintenant les carottes sont dans des poches, râpées. La salade est triée. Je suis à mille lieues de ça. Donc je passe beaucoup de temps à trouver de la

nourriture pour ces animaux. Et on est à la campagne, faut pas que ça coûte ! Alors, je suis très, très fier, je fais quelque chose de complètement interdit, mais comme je suis bien avec le cuistot du lycée où je travaille – il prend des très gros risques ! – il me garde les restes. Je ramène chez moi des choses qui n'ont pas été touchées ! Un jour je ramène des seaux chez moi. Qu'est ce que je trouve dedans ? Huit gigots de mouton... Ils venaient de Nouvelle-Zélande, etc. Je les ai donnés à mon cochon. Moi je produis mon cochon, je sais d'où il vient ! Et puis on fait du foin. Pour ça il faut du matériel, il faut des tracteurs.

Et depuis 12 ans est arrivée la pratique du cochon. Le cochon se cuisine encore beaucoup par chez nous. Il y a beaucoup de gens qui font encore la cuisine du cochon. Par contre, il ne s'élève plus. C'est-à-dire que les gens achètent un demi-cochon au supermarché au moment de la promotion, et ils font la cuisine. Alors ça, ça ne me va pas... Donc j'ai dit, « on va se lancer dans l'élevage d'un cochon ».

Il y a d'abord l'élevage, il y a la partie tuerie proprement dite, qui est quand même très particulière comme moment, et il y a la partie cuisine. Chez moi, l'élevage d'un cochon, ça dure neuf mois. Ça dure neuf mois parce que je l'achète toujours à la même époque, c'est-à-dire début juin, et je le tue toujours le premier week-end des vacances de février. Pendant neuf mois, ce cochon fait partie véritablement de la famille, de ma famille à moi. Ce cochon, quand il arrive, est très sauvage. Il arrive d'un élevage de l'autre côté

de la rue : mon voisin élève des cochons. Mais il se crée véritablement avec ce cochon pendant neuf mois une vraie relation. Une relation avec un animal, pour moi ça reste un animal, mais je suis très affectueux avec mon cochon. Je lui parle, je le caresse derrière l'oreille, il adore ça. C'est très intelligent, un cochon. Vous rentrez dans le parc parce qu'il a fait des bêtises, il est curieux, il vient voir dans la caisse à outils. Le cochon est un animal très intéressant. Ce que n'est pas le mouton, par exemple, ou la poule. Ce cochon vit en semi-liberté : il a le *tet* mais il a aussi un espace ouvert. Voilà un apport, puisqu'on parle de métissage, parce que cet espace ouvert ne se faisait absolument pas en Saintonge : le cochon était dans le *tet*, qui était un tout petit espace. Cet apport vient du Pays basque, chez eux les cochons sont en liberté totale dans les montagnes. Je l'ai fait la première année, le cochon en totale liberté avec les autres animaux, les moutons, les chevaux, tout ça. Mais c'est une catastrophe pour le pré. Ce pré, il me l'a labouré. Les vers de terre étaient dessous et il a labouré le pré. Et j'ai été obligé de le contraindre dans un espace clos avec une petite clôture électrique, très basse car le cochon est très sensible.

Le cochon mange une fois par jour. Ça prend une minute de soigner un cochon. Si tout est prêt, vous arrivez et vous lui mettez un peu d'eau. C'est tout. Par contre il faut le faire tous les jours. Tous les jours, tous les jours, tous les jours. Ça fait cinq jours que je suis à Parthenay... Là il y a ceux qui disent : « il n'a pas mangé », et il y a ceux qui disent : « il y a quelqu'un qui s'en occupe ». Bien

sûr qu'il y a quelqu'un qui s'en occupe ! Attention, il faut qu'il produise ! Il y a un aspect production de nourriture. Ce cochon, quand je l'ai acheté, il faisait à peu près 45 kilos, dans neuf mois il va faire plus de 200 kilos. Ça va être une bête importante, un gros goret. Je connais quelques amis qui élèvent encore du cochon, et ils ne le mènent pas si gros. Les deux premières années, les miens faisaient 300, 320 kilos, des bêtes énormes ! Je les avais gardé 13 mois, je crois. Les gens disaient : « il est gros, c'est du gras. ». Ben non ! Il y avait du gras, bien sûr, mais en proportion de la taille de mon cochon. Les côtelettes étaient bonnes ! Mais on n'a pas réussi à le manger. Le cochon il faut qu'il soit mangé dans l'année...

Ce cochon mange, ce cochon grossit, et la période arrive où il va falloir le tuer. Pas pour mes enfants, mais pour mes petits-enfants, dès que je plante un clou, je me prends en photo avec le clou, et pour le cochon, j'ai des centaines de photos, des films aussi, de la tuerie. Donc la tuerie du cochon.

Ça commence quatre jours à une semaine avant. Parce que quand on tue le cochon, il faut que tout soit prêt. Et on tue le cochon dans mon chai. Et dans mon chai, tout est entreposé et il faut nettoyer. Ça consiste essentiellement à mettre une grande bâche bleue en plastique au dessus de la table principale, vous savez, qu'on n'achète pas cher, pour pas qu'il y ait trop de poussière qui tombe. On passe un coup de balai par terre et [on prépare] tous les ingrédients. Tout doit être prêt parce qu'après on ne perd pas de temps. Il faut qu'il y ait les bouteilles de gaz, il faut que les

bocaux soient propres, il faut les caoutchoucs pour stériliser, il faut qu'il y ait l'ail, l'oignon suspendus, il y a donc quatre à cinq jours de préparation. Puis arrive le jour de la tuerie. Qui, ici, a assisté, pas entendu dire, je dis bien assisté au moment où on tue le cochon ? [silence dans l'assistance, peut être trois personnes, si on se réfère à l'incise autour des traditions ?]

C'est pas moi qui le tue. Parce qu'il me manque un outil pour le faire. Mais je pense de plus en plus qu'il va falloir que je le fasse. Pour une raison simple : si on va trouver encore pendant très longtemps des bouchers qui seront capables de le découper – et le cochon, ça me paraît encore trop compliqué de le découper : il y a trop de morceaux, c'est dur physiquement, le couteau passe pas partout –, par contre le tueur qui va venir chez moi, dans la cour de ma ferme, j'ai peur qu'un jour il disparaisse. Donc, il va falloir s'y mettre. La tuerie a bien été améliorée par rapport à ce qui se faisait autrefois, parce qu'a été inventé le matador. Ce serait comme un pistolet, long, pour lequel la balle est réutilisable. C'est-à-dire qu'au lieu que ce soit une balle qui soit projetée par la poudre, c'est une tige métallique. Clac ! Et la tige métallique est rentrée dedans à chaque fois. J'ai pas de matador, ça doit être considéré comme arme, et j'ai pas d'arme à la maison. Donc, je ne peux pas moi-même tuer le cochon [intervention dans la salle]. Je me demande si c'est pas interdit de tuer le cochon chez soi... Alors... On est dans une grande région de cognac, chez nous il est complètement interdit de faire son pineau, de

transporter du cognac... je fais mon pineau... J'ai même essayé, avec mon fils... on s'est dit « on va faire nous même notre cognac, on va distiller. Ça marchait pas très bien, il y a de tellement bons distillateurs chez nous ! Dans mon village, il y a trois distilleries qui fonctionnent, avec la double distillation, les alambics en cuivre, etc., donc, ça je ne le fais pas. Parce que je peux pas faire si bien que ce que je peux trouver. Donc, les voisins me le fournissent, évidemment le soir, la nuit... on va chercher un truc, on ramène... [rires dans l'assemblée] Le cochon, c'est pareil. Par contre, on dit que c'est interdit, et je n'en suis pas sûr. Je crois que c'est interdit de tuer un animal chez soi et de le commercialiser. Mais pour ma consommation propre, je ne sais pas si c'est interdit... [dans l'assemblée : *Moi je vis en Dordogne, et il faut aller à l'abattoir... Mais ça se fait encore, j'ai assisté chez des gens... On continue à le faire.*]. Alors le mouton peut-être aussi... À chaque fois qu'on me dit ça, je me dis « à partir de quand?... » Parce que le mouton c'est une grosse bestiole, mais alors le poulet, est-ce qu'on peut le tuer encore chez nous ? Le lapin ? Ya un moment, on va nous dire non aussi, peut-être... [dans l'assemblée : *C'est pour des questions d'hygiène, de contrôle alimentaire...*] Bon, mais c'est pour nous et les amis, qui en profitent, donc si on s'empoisonne ou si on empoisonne les amis, après tout...

Le tueur arrive le matin. Et maintenant tout est prêt. La première fois qu'il est arrivé, j'ai couru pendant toute la matinée ! Rien n'était prêt. C'était il y a 12 ans, le premier. Avant qu'il

arrive, j'ai enfoncé la barre-à-mine à l'endroit où le cochon va être tué. Donc, ça c'est prêt, lui qui a ses deux cordes. Le cochon sort du toit à cochon par la technique de la patte arrière prise dans une corde. Vous avez peut être déjà vu ça. Au début j'étais subjugué, je disais, « comment on va emmener ce cochon ? » et, pas de souci, le cochon qui a une patte prise vers l'arrière fuit vers l'avant et on le dirige très facilement. Il l'amène à coté de cette barre-à-mine qui est solidement enfoncée, et il attache à la barre-à-mine le pied arrière. Le cochon au début tire, puis, comme je suis là, je suis son ami et il le sait [rires dans l'assemblée] Ça vous fait rire, mais je vous garantis, je le pense très sincèrement, que ma présence là... Et je suis à coté de lui, je le caresse derrière l'oreille, et donc le cochon est calme et serein. Ce tueur est très doux et il le caresse un petit peu. Il arrive par derrière, le cochon est là, il se demande ce qui se passe, il pose le matador entre les deux yeux, pan ! C'est un coup de fusil. Pouf ! le cochon tombe. Donc, y a pas l'histoire de la masse. Vous avez peut être vu le cochon tué à la masse. Quand ça se passait très bien, c'était formidable. Si le cochon bougeait la tête de cinq centimètres, la masse lui arrachait la moitié de la tête. C'était terrible, hein ! [intervention dans l'assemblée : *Le merlin, oui, le merlin.*] Donc le cochon tombe. Lui, il va très vite, il faut que tout soit prêt, donc on saigne le cochon. Le cochon est mort cérébralement, mais le cœur bat encore. Le cœur bat encore très longtemps et il faut profiter de ce cœur qui bat pour récupérer le sang. Donc, le cochon est saigné. La poêle, yen a

qui ont tenu la poêle gamins, la poêle pour récupérer le sang, parce que c'est à ras de terre, donc on peut pas mettre un récipient pour récupérer. La poêle se remplit. Pendant que la personne vide la poêle de sang dans le récipient, dont la personne agite très vigoureusement ce sang pour pas qu'il coagule, le boucher met sa main sur la plaie comme ça le sang ne coule pas. Je suis toujours admiratif par ces gestes là qui se font de façon naturelle, simple, et qui sont extraordinaires.

Le cochon est saigné. Ensuite, arrive le moment du nettoyage du cochon. Vous savez que c'est un mammifère, qui a donc des poils, qu'on ne voit pas dans les dessins animés, mais le cochon est un animal poilu et il faut nettoyer ça. On faisait brûler souvent à la paille. Ça j'ai jamais vu faire. J'ai vu un film où il était ébouillanté. Là maintenant, le gars arrive, il a un chalumeau, un gros machin comme ça, et il brûle le cochon à des endroits très précis, la bonne longueur, et avec un couteau usagé, qui ne sert plus à la boucherie, il racle au fur et à mesure. Et en quelques minutes, il faut 10 minutes un quart d'heure pour un côté. Puis l'autre côté et ce cochon est complètement raclé. Ensuite, il faut le laver. Parce qu'il a été noirci, brûlé, il reste tout un tas de saloperies sur le cochon. Et il le lave avec un petit jet d'eau qui coule tout doucement. Il le lave et il le frotte. Lui, sa technique, c'est des capsules de bière clouées sur une petite planche en bois. Il frotte comme ça le cochon avec de l'eau qui coule. Au bout d'un moment, le cochon est nickel, propre ! Un côté. L'autre côté

est dégueulasse parce qu'il a fait couler de l'eau donc il est sale dessous. Et on est dans une mare presque parce qu'il y a beaucoup d'eau qui a coulé. Alors la technique est très simple, ce cochon est retourné sur l'échelle en bois qui va permettre de le transporter à l'endroit où il sera vidé. Donc ce cochon est retourné, on s'y met à deux ou trois, et on nettoie le deuxième côté. Quand ce cochon est propre, il va être emmené à l'endroit où il va être vidé, découpé, et le boucher dit à cailler. La viande va refroidir, durcir, de façon à être facilement utilisable après la nuit. C'est souvent à ce moment là que se produit l'anecdote que beaucoup vont connaître... que je connaissais mais qui me semblait immatérielle, irréaliste. C'est toujours à ce moment là que le boucher a besoin d'un couteau... ah, y'en a qui sourient parce qu'ils connaissent l'anecdote... et demande au gamin qui est là, « *tiens, tu peux me donner ton couteau pour finir de nettoyer...* ». Et dès qu'il a attrapé ce couteau, il s'en sert d'un suppositoire, fttt ! Il enfonce ça dans le cul du goret, et pour le gamin, le couteau est perdu ! Un quart d'heure après, le cochon vidé, on récupère le couteau, on le passe un peu sous l'eau parce qu'il a été dans le cul du goret, et puis voilà, quoi ! Et quand j'ai vu ça... ya des choses qu'on sait, mais tant qu'elles n'ont pas été vécues, elles n'existent pas. Et le gars, il l'a fait naturellement ! Il l'a fait qu'une fois par contre. Parce qu'il n'y a pas cinquante mille gamins qui sont là. Mais il l'a fait et j'ai vu ça de mes propres yeux et ça a été pour moi... les choses qu'on raconte sont parfois vraies !

Le cochon va être maintenant vidé. Alors... ya eu un avant et un après... pour la cuisine du cochon. Chez moi, personne n'a jamais cuisiné le cochon, je reviens sur l'état des lieux. Le cochon était maintenant mort, et il fallait le cuisiner. C'est énorme la cuisine d'un cochon quand on l'a jamais fait. J'avais prévu et j'avais demandé à ma voisine Suzy, qui avait tué des dizaines de cochons, qui allait le faire dans toutes les fermes, et Suzy était la femme idéale. Pas vieille, hein, elle travaille encore, donc elle n'a pas 60 ans. Et pour Suzy, il fallait laver les boyaux. Nettoyer, gratter les boyaux. Récupérer le boyau pour faire le boudin et la saucisse. Alors, ça, à quatre, c'est deux heures, deux heures et demie à gratter les boyaux. Alors on le met à l'envers et on enlève la partie interne du boyau, et ne garde que la fine pellicule qui sert à enfourner la saucisse dedans. On a gratté des boyaux pendant un an, deux ans, trois ans. Puis un jour, ya quelqu'un qui vient et qui me dit, « *tu sais, on vend des boyaux au supermarché* ». Eh bien, j'achète des boyaux au supermarché. On ne nettoie plus le boyau. Je sais que ça se fait, si un jour je dois transmettre, je pourrai montrer comment ça se passe, mais je ne nettoie plus le boyau. Tout était utilisé, hein, donc pendant trois ans on a fait l'andouille, avec toute la tripe, quoi, et puis on a arrêté. Mais je crois qu'on va reprendre. Parce que finalement, j'aime l'andouille. Et comme dit un copain qui adore l'andouille, « *le problème avec l'andouille, c'est l'odeur* ». L'andouille c'est une odeur qui est très forte et qui reste un certain temps dans les plats et tout ça. Quand

vous le sortez, les gens veulent pas en manger à cause de cette odeur, et j'ai un copain qui m'a dit « *l'andouille ola pas l'goût d'son odeur* ». Ça n'a pas le goût de son odeur ! Donc vous pouvez manger de l'andouille ! Au pire vous vous bouchez le nez le temps que vous la mangez. C'est vraiment très bon. Je pense qu'on va reprendre l'andouille.

Les tripes ont été lavées par le boucher et sont conservées pour faire l'andouille. La fressure, c'est à dire le cœur, le foie, les poumons sont enlevés d'un seul tenant et sont mis à égoutter et vont servir chez nous à faire la sauce de pire. La sauce de pire se fait avec un quart de viande, un quart de poumon, un quart de cœur, un quart de foie. C'est frit pendant très longtemps, c'est mis avec du vin, des oignons, et c'est lié avec du sang à la fin.

Le premier jour, nous on fait le pâté de tête et le boudin. On fait le boudin parce que le sang est encore frais, et le boucher veut bien nous couper la viande qu'il faut pour faire le boudin. C'est fait le premier jour, le jour de la tuerie. Et le pâté de tête, parce qu'on prend un petit peu d'avance, quoi. Le boucher s'en va. Le lendemain matin... il dit « bon ben, je serai là vers cinq heures et demie »... hum... souvent il vient le samedi. Souvent le samedi ya un bal, on se couche un peu tard... mais à cinq heures et demie, six heures, il vient pour découper le cochon. Alors la découpe du cochon, c'est pareil, autant jusqu'au mouton, c'est très facile pour moi, mais le cochon, c'est fou le nombre de morceaux qu'il y a là-dedans ! C'est fou comment tout est bien lié, bien attaché, les os entre eux, et quand je vois ce boucher... le

savoir-faire ! De son couteau qui passe sans force ! Jamais je le vois forcer ! il passe toujours au bon endroit, le petit ligament qui tient l'os... et tout se sépare d'une façon presque magique. Alors je ne vous parle pas de mon premier canard, dont je vous ai parlé tout à l'heure, il m'a fallu une heure et demie pour le tuer. Le pauvre ! Avec un couteau qui coupait pas ! P'têt à bout rond en plus ! [rires] Mais la première fois que j'ai découpé le mouton, ça a été très dur ! Et j'avais quelqu'un en face de moi qui me disait, « *tu fais ça, tu fais ça* » et c'est très dur de couper si on passe pas au bon endroit ! Et ce boucher il me découpe ce cochon c'est formidable ! C'est vraiment extraordinaire. Je filme, je garde. Et lui pendant un moment, il faut être en face de lui, parce que lui il gagne sa vie avec ça, il en fait trois ou quatre. Il fait encore, ah, je vais dire une bêtise, il fait encore 150 ou 200 cochons dans sa période là. Sur un territoire qui s'est beaucoup élargi : il en fait de moins en moins [dans une zone donnée]. Donc il arrive à cinq heures et demie et il faut qu'au bout d'une heure et demie, deux heures, il parte. Donc il est là, il découpe et il dit, « *ça c'est pour la saucisse, ça c'est pour le pâté* ». La première année, y avait rien de prêt. Des tas de viande partout ! Maintenant les bassines sont prêtes. Je sais ce qu'il va me donner, et on prépare le pâté, les grattons, la saucisse... Tout est découpé : les jambons... Ça fait 20 kilos un jambon, on dit que ça fait un dixième du poids du cochon. Les premiers jambons que j'ai faits, ils faisaient 32 kilos ! Les deux jambons sont mis à égoutter pendant quatre-cinq jours.

Pour le pâté, il y a eu un avant et un après. Au début il y a eu Suzy, et avec Suzy on cuisait le pâté avant de le mettre dans les bœufs, parce que quand on cuit avant, il y a de la viande qui attache au fond et ça donne un petit goût. On préparait la viande, on mettait du sel, les épices Rabelais, le poivre. On brassait et puis on faisait un échantillon : parce que cru et cuit c'est pas pareil. Suzy prenait un bout de papier aluminium, on mettait un peu de préparation et on faisait cuire à la braise et puis on gouttait. Parce que fallait pas se louper : si vous mettiez trop de sel, vous bouffiez du pâté trop salé pendant un an !... Ça c'était l'avant : des gamelles partout, grasses, un travail qui durait jusqu'à onze heures du soir... L'après. J'étais chez le charcutier. Il m'a dit, « *Nicolas, la cuisine du cochon, c'est pas de la cuisine*. » C'est un charcutier qui vous dit ça ! « *C'est pas de la cuisine. La cuisine, c'est quand quelqu'un se met devant son fourneau pour préparer un plat qui peut changer à chaque fois, qu'il va améliorer, etc. Toi, tu fais de la charcuterie. C'est comme la pâtisserie : on pèse !* » Après, chacun a sa recette, mais on pèse ! Au début, on était à 18 grammes de sel au kilo, aujourd'hui on est à environ 14. On prépare sa gamelle de viande : 10 kilos de viande, 120 grammes de sel, 40 grammes de poivre, vous ne vous trompez jamais... si vous ne faites pas d'erreur. Il y a trois ans j'avais eu une recette avec un peu de sucre. Dans ma tête, je croyais avoir les proportions et puis au lieu de mettre 20 grammes de sucre, j'ai mis 200 grammes. Eh bien ce pâté, à propos de métissage, on m'a dit,

« *c'est une recette créole ?* »... Et on ne fait pas cuire les pâtés avant, on les fait cuire à la stérilisation. [question du public] Et du cognac, il y en a dans tout ! Donc on met du cognac dans la charcuterie. Cette cuisine dure pendant une journée. On arrive maintenant à cuisiner tout en une journée : le pâté de campagne, le graton (dans une gamelle énorme, on met tout le gras, tous les os – parce que même si le boucher a bien découpé le cochon il reste de la viande sur les os – et on fait cuire. La viande tombe au fond, le gras se met au-dessus, on va récupérer cette viande. C'est très long : ça demande au moins 5 heures). Le graton, je l'ai amélioré : je mets de gros bouts de viande dedans. On garde un petit peu de gras. On récupère la viande au fond. Pour le pâté de campagne, je fais revenir ma viande dans la graisse de canard et les abats des canards. Et puis on fait les côtes cuites, appelées aussi gros graton. C'est le bout des côtes, et ça cuit avec les gratons. Ça fait des confits de côtes cuites. Les rôtis sont cuits avant et sont stérilisés après.

Si je peux faire tout ça, c'est parce que je suis prof. Ça fait 18 ans que j'enseigne et on a un temps énorme ! Et je crois pas être un mauvais prof. Prof, c'est raconter des histoires, comme je fais là. Donc quand on rentre tard le soir, on n'a plus qu'à ouvrir le bocal et on a un rôti tout prêt.

Les saucisses ! On fait de la chair à saucisse. Ya des gens ici qui ont connu la manivelle, et passer 200 kilos de bidoche à la manivelle c'est pas rien ! Au bout d'un moment le truc coupe plus et quand ça coupe plus ça bourre et c'est dégueulasse...

Mois j'ai acheté à mon charcutier sa vieille machine qu'il appelait sa *cutter*. Un truc qui pèse 400 kilos. C'est le principe du pétrin chez le boulanger. C'est un récipient qui est creux qui tourne autour d'un axe. On met 15 kilos de viande là-dedans. La viande passe dans un tunnel et à l'intérieur il y a trois espèces de sabres de Sarrazins qui coupent comme des cutters. On prépare 15 kilos de viande en 10 minutes. On passe plus de temps à la laver ! Dans la chair à saucisse, on met de la viande, du gras et du pineau ou du cognac, ça dépend des années. La saucisse est encore faite à la machine à saucisse, mise à sécher pendant quatre-cinq jours avant d'être congelée. Quatre saucisses par quatre saucisses dans des grandes poches parce que sinon ça fait un gros tas et ce n'est plus possible de les détacher. Cette année, j'ai dit, on va faire de la saucisse sèche. Je les ai laissées là où elles étaient dans le chais. Ça a moisi un peu. Je les ai oubliées là. J'en ai attrapé une un jour et c'était du saucisson. Je n'ai rien ajouté. Je pourrais, car je ne fais pas de bio. Je ne suis pas du tout bio. Je fais du jardinage raisonné. Je ne suis pas 100 % bio, parce que je crois que si je faisais du 100 % bio je crèverais de faim, parce que j'ai un terrain trop petit.

Le boudin il faut le laisser ressuyer. Ré-essuyer en fait, sécher un peu. Le jour où la cuisine est finie, il reste un peu de cuisine à faire : il y a la stérilisation. Ça dure, ça. Et il y a le jambon à saler. Le jambon reste à pendre pendant une semaine à perdre un petit peu de sang, à sécher un petit peu et après on le sale. Le jambon doit se masser

avant d'être mis dans le sel. On fait une mixture : on met à chauffer du vinaigre, on met du sel, du cognac, des épices, j'avoue que je met un peu ce que j'ai autour de moi. Et après, on masse le jambon avec cette saumure. À peu près une heure par jambon. Et puis un jour, mon charcutier m'a donné sa machine à saler les jambons. Il me l'a donnée parce qu'elle marchait plus, en fait. C'est une machine comme une grosse barrique, dans laquelle il mettait huit jambons, moi j'en mets que deux parce que mon cochon n'a que deux cuisses. On met la saumure dedans et on fait tourner. 20 minutes. J'ai encore une vieille maie et je mets les jambons à saler là-dedans : du sel par en-dessous, du sel au-dessus.. Ça dure 40 jours. On retourne les jambons tous les 10 jours. On est au mois de février qu'on n'a pas commencé à manger le jambon.

Quand on a fini le jambon, c'est fini. Tout a été rangé, lavé, étiqueté, car c'est important de savoir ce qu'il y a dans les pots. Pour coller les étiquettes, j'ai une technique : on passe l'étiquette dans du lait et ça colle comme ça.

À la maison on est quatre. On produit trop. Faut inviter ! Contrairement à ce qu'on croit, c'est plus facile à produire sa viande que ses légumes. Parce que le jardin ça prend du temps. Et maintenant on mange de plus en plus à deux. Là, j'ai 15 poulets à tuer et sept agneaux ! Je n'élève pas de lapin. J'échange tous les ans un mouton contre huit lapins. Lui il me fournit les lapins prêts à mettre au congèl' et moi je lui donne un mouton à tuer, je fais une bonne affaire.

Pour la tuerie, on va dire qu'on est deux plus le tueur. Et puis il y a les amis que je vais « honorer » à la cuisine du cochon. Ils sont vraiment contents, et pour nous c'est une vraie aide. Faut leur dire, « *tu te mets là, tu fais ça* ». Mais il ne faut pas être trop nombreux. Pour la cuisine du cochon, on est cinq, six le jour de la cuisine. Et les jours qui suivent on est deux.

[Intervention dans la salle : *On sent le cochon pendant quelques jours, mais c'est un très bon moment. Moi j'ai connu la cuisine de cochon quand j'étais bambin et ça se faisait entre voisins. On n'avait pas les mêmes techniques : on brûlait le cochon à la paille, c'était beaucoup plus folklorique. Je crois qu'il y a un aspect très convivial qui s'est un peu perdu. On allait chez les voisins pour le cochon, c'était comme pour les battages, comme pour les vendanges. Il y avait des conversations, il y avait des blagues, et ça s'est un petit peu perdu.*]

[Autre intervention : *J'ai une amie qui a déménagé à côté du Mans. Tous les ans, elle avait l'habitude de tuer un cochon et elle a confié à un voisin de lui faire la cuisine du cochon. Et puis le lendemain ou le surlendemain il est revenu : il avait fait que des rillettes !*]

Pourquoi je produis toute cette nourriture ? Je ne sais pas pourquoi, parce que chez moi on ne le faisait pas. Je le fais parce qu'il faut que je le fasse. Les apports de la connaissance, tout le savoir, je le tiens du voisinage, des livres, de ma culture scientifique... Je le fais parce que j'ai besoin de le faire. Ce que je fais vous a été présenté comme un semi-loisir. Ce n'est absolument pas un loisir,

ni un semi-loisir. Pour moi, c'est une nécessité de vie. C'est un acte de vie. C'est une activité quotidienne qui m'est indispensable. J'ai besoin de faire cette production plutôt que l'acheter au supermarché. C'est un vrai besoin en tous cas. On ne sait pas pourquoi, c'est comme ça. Ça m'apporte beaucoup de chose : les copains, les pique-niques. Et là on mange le cochon. Quand on a fini de manger, tout le monde sait qu'il faut ramener les restes pour les donner au cochon. Il fait presque partie de mon personnage, ce cochon. Et ça ne me déplaît pas. Au départ, il y avait un aspect financier à la chose. Les animaux me coûtent en argent. Le cochon que je produis me coûte certainement plus cher que le cochon qu'on trouve en promotion au supermarché. Je pourrais trouver du cochon moins cher, mais pas celui-là. Financièrement, quand le cochon est fini, mis dans les pots, il a une grosse valeur financière. Je ne pourrais pas me payer ça. Il faudrait aller chez un charcutier. Et encore. Les bouchers-charcutiers disent qu'il est assez facile de trouver de la bonne viande de bœuf, de veau ou de mouton, mais beaucoup plus difficile de trouver du bon cochon. Du cochon élevé de façon traditionnelle, c'est très dur à trouver. Bien sûr il y a les éleveurs bio... Mais ça vaut très cher. Et moi j'ai le grand privilège de manger de la viande de grande qualité. Je me régale à tous mes repas. Après il y a le partage. Vous avez un pique-nique, vous sortez un pâté, vous êtes le roi de la fête ! C'est comme les confitures. J'entretiens une haie de ronces. Il y avait une ronce qui poussait le long de la clôture. On ramassait des

mûres pour faire de la gelée de mûres. Et bien, cette haie de ronce, je l'ai domestiquée. C'est-à-dire que tous les ans, je la taille au carré. Ça prend du temps ! Et je fais une deuxième taille. Parce que la ronce quand elle pousse au printemps elle fait deux types de tiges. Il y a les tiges qui font les fleurs et qui donneront les mûres, et il y a les tiges de propagation. Et c'est celles-là qui gênent pour ramasser les fruits. Et là, quand je vais rentrer de Parthenay, je vais prendre un sécateur et je vais couper tous ces trucs là. Ce qui fait que sur ma haie de ronce, vous n'avez que les mûres. Au début, j'attendais que les mûres soient mûres. On faisait de la gelée qui ne prenait pas : il n'y avait pas de pectine. Il faut des mûres pas mûres, mais si vous attendez trop, il n'y en a plus. Et j'ai compris : la mûre c'est comme le haricot vert, il faut y aller tous les trois jours. Tous les trois jours on ramasse les mûres avec des mûres qui sont pas tout à fait mûres et on fait la gelée. C'est la reine des confitures.

14 h 00 – 15 h 30

Discussion collective avec Dominique Salini :

qu'est-ce qu'une culture métissée aujourd'hui ?

Comment les médiations
culturelles s'emparent-elles
de l'image du métissage et la
représentent-elles ?

Métissage et identité sont inséparables, le métissage ayant été longtemps compris comme une identité hybride, résultant d'un croisement, au sens génétique du terme, de deux facteurs différents. On remarquera d'emblée à quel point ces deux notions sont fortement marquées par la biologie et que c'est une des raisons pour lesquelles des anthropologues contemporains comme Jean-Loup Amselle, par exemple, préfèrent employer le terme de branchement (métaphore empruntée à l'informatique) pour rappeler que les cultures et les identités sont en réalité des « *dérivations de signifiés particularistes par rapport à un réseau de signifiants planétaires* » (*Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, 2001). En s'éloignant de sa définition comme résultat d'un mixage génétique (sorte de créolisation) pour aller vers l'idée de contacts qui, au cours de l'histoire, peuvent ou non prendre greffe, la notion de métissage prend un sens beaucoup plus complexe et intéressant. Il évite en tout cas la simplification sémantique sur un arrière-fond vaguement moralisateur (tolérance à l'égard de la mixité raciale par exemple) et son seul assujettissement à l'histoire de la colonisation.

En effet, le métissage s'inscrit pleinement dans l'histoire de l'anthropologie coloniale et post-coloniale dont il convient de tirer profit. En premier lieu, en faisant taire cette idée reçue selon laquelle le brassage des cultures est un phénomène nouveau. De tout temps ont eu lieu des contacts, des croisements entre les cultures de peuples différents. Mais parce que c'est toujours à l'intérieur

d'un rapport de forces, bien souvent inégales, que se sont constituées les cultures, on peut constater une exacerbation affective, même aujourd'hui, à propos de la question identitaire qui a bien souvent opacifié, voire empêché la réflexion. Ainsi est-il difficile de nier que la notion de différence, autre mot pour désigner le métissage, ne soit pas toujours suspecte ni que ressurgisse un lexique pourtant associé à des histoires du passé : acculturation, déculturation.

On ne peut contester le fait que l'anthropologie s'est fondée sur la distinction dans l'espace et dans le temps en accentuant la différenciation inégale entre identité et altérité. Vu à la fois comme celui qui amène ailleurs la civilisation et celui qui pille les trésors locaux, le colonisateur devient le pivot du système de métissage, système qui ne peut fonctionner que parce qu'il est global et intriqué (le militaire, le missionnaire – parfois aussi docteur et instituteur –, l'administrateur, l'instituteur). Tout est pris en charge : le corps et l'âme. Dans un autre domaine mais avec le même regard extérieur, la création artistique a elle aussi contribué à donner une image exotique du monde d'ailleurs, de la littérature romanesque (Flaubert, Loti) à la peinture (Delacroix). On pourrait encore citer le Congrès de musique arabe organisé au Caire en 1932, à l'instigation du musicologue français le baron d'Erlanger. L'initiative peut être interprétée de deux manières, selon le regard de l'un ou de l'autre : un colloque décentralisé au cours duquel les Occidentaux reconnaissent et montrent les

richesses locales ; une manière pour les indigènes de faire connaître leur culture par la reconnaissance de l'Occident. Il ne faut pas oublier que les enregistrements ont été transportés à Paris (Musée de la parole et du geste) par valise diplomatique au nom de l'ancienneté (Napoléon) des bonnes relations franco-égyptiennes.

Si nous nous autorisons un raccourci historique, il n'est pas erroné de dire qu'il a fallu attendre l'époque tout à fait contemporaine pour faire admettre que Je et les Autres devaient d'emblée s'inscrire dans une relation d'équité, indépendamment des différences apparentes de couleurs, de genres, de religions. Il n'est pas impossible que cette tolérance fasse suite à l'affirmation, dans l'immédiat après-guerre, de Simone de Beauvoir : on ne naît pas femme, on le devient, assertion que l'on peut décliner pour n'importe quelle identité. Il faut admettre, dans la modification de la perception de cette question, l'incidence incontestable de l'élargissement du champ de recherche *via* l'émergence de nombreux courants de pensée (en particulier les *cultural studies*). Ainsi, alors qu'une bonne partie de l'histoire des idées en Occident s'est appuyée sur cette distinction binaire et inégale entre les choses (art/culture, art majeur/art mineur, art/artisanat), sur l'idée que toutes les cultures ne se valent pas, ou du moins n'ont pas la même importance, nous pouvons dire que ces questions prennent désormais une autre orientation. Nous savons (et admettons) enfin qu'il n'y a pas de culture authentique, pas plus

qu'il n'y a de race pure : le contact et le mélange sont constitutifs des cultures du monde. Il faut cependant admettre que l'on a surtout favorisé l'idée que l'influence était à sens unique, et que le métissage résultait presque essentiellement de l'assimilation (en somme la dilution) des cultures dominées dans le schéma dominant, qu'il s'agisse des cultures ethniques, d'ailleurs, ou populaires/régionales.

Cela dit, si les missionnaires, les marchands et les soldats ont été pendant longtemps des agents de circulations des idées et des biens, qu'en est-il aujourd'hui ? Comment se constitue l'image du métissage *via* les nouveaux modes de communication et de représentation ? Les médias ont incontestablement remplacé le temps long des déplacements territoriaux en offrant des images en temps réel. Nous n'avons peut-être pas encore mesuré tous les effets que les mutations technologiques actuelles ont et auront sur ces questions. Une chose est sûre : l'accélération du temps de l'information et l'effacement de fait des géographies construisent au fur et à mesure des sociétés qui préfèrent l'éphémère de la rencontre à la durabilité ou la pensée nomade à l'installation territoriale. Les termes de flux, de réseaux qui sous-entendent non seulement la rapidité de l'information mais aussi une certaine forme d'anonymat international, ont totalement bouleversé la donne. Dans ces conditions, il est difficile de continuer à admettre le métissage comme une résultante, un résultat obtenu par croisement

de deux éléments différents. Mais si le considérer comme une construction constatée après une relecture des histoires des peuples, nous permet de tenter une approche des identités, des altérités, de la différence et du métissage non plus sous l'angle statique d'un achèvement obligatoire, mais bien sous celui d'un processus sans fin, avons-nous pour autant les outils pour accompagner celui-ci ? En effet, ceci étant admis, quelle méthode adopter alors que cette démarche va à contre-courant des politiques d'état fondées sur le tout sécuritaire, les diversités étant vues comme sources de conflits ?

L'exemple de la Méditerranée est à ce titre intéressant. Mosaïque culturelle aux diversités les plus marquées puisque se situant entre Orient et Occident, entre un monde majoritairement chrétien et un autre musulman, la Méditerranée fait surtout apparaître de multiples disparités fondamentales entre les états riverains. Dès lors, les diversités culturelles ne sont acceptées en tant que telles qu'à la condition expresse de se fondre dans un cadre unique. La différence n'a pas de statut d'autonomie : elle n'est pensée et donc acceptée qu'en tant que composante d'une unité, républicaine, par exemple. C'est vrai pour les diversités qualifiées de régionales, ça l'est également pour tous les immigrés. En fait, la diversité n'est admise que dans le ghetto. Et parce que les objectifs du processus de mondialisation se dissimulent sous le vague souci humaniste et universaliste de cohabiter, de vivre ensemble sans distinction de race ni

de religion, la diversité culturelle devient l'enjeu sécuritaire des pouvoirs. Il n'est pas sans signification si la déclaration de Barcelone (1995) à propos de la Méditerranée du XXI^e siècle accorde la priorité aux questions de sécurité des états membres : il s'agit de « *définir un espace commun de paix et de stabilité* ».

Faut-il pour autant effacer la mer (J.-T. Desanti), ou plutôt partager la mer (J. Ghuilaine) ?

Quand bien même elle serait acceptée, la différence des uns doit cohabiter avec la différence des autres et c'est justement cette cohabitation tranquille et décomplexée qui pose problème. Faut-il pour établir cette situation une « identité sans frontières », des « identités indistinctes » ? À trop vouloir éviter une discrimination, même positive, n'y a-t-il pas un risque majeur d'uniformisation, de créer une indistinction générale, neutre et homoculturelle ?

Analyser la question sous cet angle permet de décrier un discours qui pourrait sembler complaisant et de faire émerger des pistes intéressantes à propos de la création contemporaine, ce qui concerne aussi bien le devenir des cultures populaires, dites identitaires. Selon l'anthropologue français Serge Gruzinski (*La pensée métisse*, Fayard, 1999), spécialiste de l'Amérique latine, c'est précisément dans la création que le mélange est le plus immédiatement perceptible et que ceci est beaucoup plus parlant que tout discours théorique. Mais il soulève aussi la question de savoir si toutes les cultures sont miscibles. Ou qu'est-ce qui fait que des cultures sont miscibles

et d'autres pas ? On rejoint ici la questionnement de J.-L. Amselle : qu'est-ce qui fait que la greffe prend ou non ? Et la question se pose à propos de la *world music* : est-ce de la musique métissée ? Il semblerait que, conçue comme la juxtaposition de couleurs identitaires, elle réalise l'appauvrissement de chaque composante et crée, plutôt qu'un métissage, un nouveau modèle prépondérant à coloration métissée, créneau intéressant pour l'industrie culturelle.

On peut donc dire que, bien entendu, la vision étriquée du métissage n'est plus de mise. Mais peut-on dire pour autant que l'on sache « penser » la cohabitation des différences ? Si les projets de société contemporains à créer artificiellement des peurs et à provoquer l'extermination de l'autre, alors il faut bien donner raison à F. Laplantine : la notion d'identité constitue un obstacle majeur à l'exercice critique de la pensée.

15 h 30 – 16 h 30

Les groupes d'entretiens mutuels

Racontez une expérience de métissage

- L'université de Cordoue au Moyen Âge où juifs, musulmans et chrétiens travaillaient à traduire les textes dans les différentes langues et en débattaient. Pour le métissage, il y a une notion d'échange. Il faut en plus des codes et du temps. Et s'il manque un élément, il peut y avoir dévalorisation de l'individu, une situation de malaise et de regard étranger sur l'autre.
- Parmi les expériences individuelles, il y a le choix d'un conjoint étranger. Mais il y a aussi le fait de naître dans un milieu très modeste et de s'insérer dans un milieu très riche et cultivé. C'est aussi une forme de métissage très forte, en tous cas de nature à marquer quelqu'un de manière très profonde.
- Un musicien de formation classique s'est retrouvé avec d'autres musiciens dont la formation n'avait rien à voir avec la sienne. Dans cette expérience, il y a eu à la fois élargissement des connaissances, mais aussi le risque de produire une musique qui soit dénaturée.
- Comment rendre compte du métissage ? Est-ce pertinent comme mot. Avant, on disait qu'il y avait une entité close qui rencontrait une autre entité close, et la rencontre des deux créait une troisième entité. Cette façon de dire ne correspond pas à la réalité, elle est trop schématique, trop caricaturale. Par ailleurs, la société produit des exclusions, et qu'est ce qui fait qu'il y a rencontre ? On pourrait utiliser comme

métaphore le bouillon de culture de la biologie, avec des organismes qui bougent sans arrêt. Il y a des rencontres qui se font, d'autres qui ne se font pas. Il y aurait des petits groupes, une multitude de petites tribus. On peut appartenir à plusieurs tribus. Ces multitudes de petits groupes s'entrechoquent et il y a rencontre. Un chaos fécond.

- Le métissage est un problème posé qui est à la mode aujourd'hui. Pourquoi c'est à la mode aujourd'hui ? Si on regarde la vie qu'on mène concrètement, l'adaptation à l'autre on la retrouve partout et tout le temps.
- Il faut une démarche volontaire pour comprendre l'autre et son univers. Cela permet de combattre certaines peurs et de se découvrir mutuellement.
- Le métissage comme rencontre de deux esthétiques de danse : rencontre entre une compagnie de danse contemporaine avec un groupe de danses traditionnelles en vue de créer un spectacle en commun. Cela demande une volonté.
- La compétition d'échecs comme lieu pour transcender l'identité : dans une compétition, on oublie sa propre identité, on appartient au monde des échecs.
- Face à la volonté, on pourrait opposer la nécessité. Sommes-nous obligés aujourd'hui de rencontrer des gens différents ? Notre territoire de vie est plus grand et on peut se contenter de ne vivre qu'avec des gens qui nous ressemblent. Il y a peut-être moins de nécessité aujourd'hui

d'entrer en contact avec des gens qui ne nous ressemblent pas.

- La mixité ou le métissage, c'est une question de subjectivité. C'est une affaire personnelle. Cette idée de mélange n'est qu'un point de vue. Il dépend du désir de chacun de le vivre, et de la manière dont on veut le vivre. Ça ne dépend pas du lieu où l'on vit. N'oublie-t-on pas de rencontrer l'étranger en nous-mêmes ?
- Il y a plusieurs identités, tout dépend du point de vue où l'on se place.
- Même après plusieurs générations, le nom de famille est une sorte d'injonction identitaire. Avoir un nom manifestement étranger est un frein à l'intégration malgré tous les efforts qu'on fait.
- Le métissage peut prendre le sens de transmission : comment le fait de vivre deux cultures peut enrichir les personnes et l'exemple est montré au travers de l'apprentissage de la couture.



*Pendant le festival, à la Guinguette, on discute.
Photo © Doumé*

Les techniques de débat mises en œuvre au *Pavé*

Pourquoi utiliser des techniques d'animation de débats ?

Anthony Brault et Annaïg Mesnil

Il existe plusieurs facteurs de non prise de parole dans un groupe : la taille du groupe, l'ambiance, le type de parole... Ces facteurs évoluent selon chacun d'entre nous mais la plupart des gens ne sont pas à l'aise ou ne prendront pas la parole si le groupe est supérieur à trois personnes. De plus, le « type » de parole est important. Le mode classique est celui de l'argumentation : c'est une prise de parole construite qui demande un savoir-faire, un apprentissage. On peut donc proposer d'autres types de paroles qui favoriseront l'expression de chacun tels que le récit ou le témoignage.

Il existe cinq niveaux de participation :

- niveau 0 : indifférence
- niveau 1 : information
- niveau 2 : consultation
- niveau 3 : concertation
- niveau 4 : co-décision

Le débat en plénière n'a pas de contrainte, il n'y a donc que quelques habitués et/ou spécialistes qui interviennent, ce qui entraîne une sclérose des échanges.

On peut donc mettre des contraintes au débat pour le rendre plus accessible et plus large en jouant sur la taille du groupe (proposer des temps d'échanges par trois), sur le type de prise de parole, sur le nombre de prises de parole (si chacun ne peut parler qu'une seule fois dans un débat, il cherchera à être le plus clair et le plus convaincant possible...) ainsi que sur le temps de parole (en limitant chaque prise de parole, on peut être plus concis et aller à l'essentiel).

[retour page 12](#)

Quelques exemples utilisés pendant l'Université populaire d'été...

Technique « groupes d'entretiens mutuels »

Les animateurs informent qu'ils vont former des groupes d'interviews mutuelles de trois personnes de manière aléatoire ou en recherchant la plus grande hétérogénéité d'expérience des participants. Successivement, deux membres du groupe interrogent le troisième et lui font préciser son point de vue sur le sujet, ses représentations, ses questions, éventuellement son expérience personnelle... À la fin, chacun des groupes restitue au reste de l'assemblée les fruits de ses échanges sous forme concise.

Cette technique permet l'expression de chacun, elle implique aussi de se construire un avis, de s'impliquer personnellement dans le débat.

Technique du « débat mouvant »

Une affirmation polémique est lancée dans la salle. Celle-ci va se diviser en deux groupes : les « pour » et les « contre » (il est obligatoire de se positionner), chacun devant produire des arguments afin d'affirmer sa position. Les membres du groupe les exposent ensuite au groupe opposé. Les personnes vont pouvoir alors se déplacer d'un camp à l'autre au gré de la force de conviction des éléments avancés.

Chacun doit donc argumenter et se positionner sur le sujet du débat.

Technique « porteurs de paroles »

On accroche une question dans l'espace public et des passants accrochent des réponses... une discussion s'installe. Ensuite par groupe de deux ou trois personnes les participants animent les questions publiques qui doivent être le plus ouvertes possible et ne pas induire la réponse voulue par celui qui la pose.

Cette technique permet d'aller rencontrer d'autres personnes que celles qui sont venues aux temps de débat organisé. On aborde tous les types de population et on permet d'ouvrir le dialogue entre les passants sur la thématique voulue. De plus, l'avis des gens qui ne sont pas présents (qui ne voulaient pas, ne pouvaient pas, ne savaient pas...) peut être recueilli et pris en compte.

Les Porteurs de paroles pendant l'Université populaire d'été

Mercredi 29 juillet

Qu'auriez-vous aimé apprendre à l'école ?

« J'aurais aimé apprendre à être plus critique. »
Guillaume, 21 ans.

« J'aurais aimé apprendre à jouer du violoncelle. »
Élise, 19 ans.

« Qu'on nous apprenne à jouer des instruments de musique. »
Adèle, 9 ans.

« Le théorème de Pythagore doit bien servir dans le bricolage, mais ça, on ne nous l'apprend pas ! »
Magalie, 34 ans.

« Apprendre sur ce que j'ai entendu ailleurs, une porte sur le monde. »
Marie-Christine, 50 ans.

« J'aurais aimé apprendre à jouer. »
Fabienne, 45 ans.

« Moi j'ai tout appris à l'école, même des chansons paillardes. »
Pierre, 62 ans.

« J'aurais aimé apprendre à cuisiner, à bricoler et à jardiner. »
Sylvain, 35 ans (bac + 5, grandes écoles).

« Beaucoup de choses. J'ai pas appris grand chose à l'école. J'aurais aimé apprendre à réfléchir plutôt qu'à répéter. »
Dominique, 60 ans.

« Moi j'étais bon à l'école et j'aurais aimé aider mes copains. Mais c'était pas possible. Du coup, on faisait surtout des conneries ensemble. Ils ont foiré leur scolarité. Je trouve ça con. Je trouve que l'école cultive l'individualisme. »
Anthony, 31 ans.

« La couture. Et puis des choses utiles dans la vie quotidienne. Par exemple, mon copain ne sait toujours pas où se trouve la tête de delco sur sa voiture après trois ans de permis. Donc couture et mécanique obligatoires pour les filles et les garçons. »
Victorine, 16 ans.

Qu'avez-vous de commun avec vos grands-parents ?

Avec vos petits enfants ?

« J'ai les yeux de mon grand-père ! J'ai appris la blanquette de veau avec ma grand-mère ! J'ai appris à lire avec mon arrière-grand-mère ! »

Claude, 55 ans.

« Notre Terre, notre planète qui me vient de mes arrière-arrières... grands-parents et que je me dois de transmettre à mes petits-enfants. »

A. et J.-C., 57 ans.

« Beaucoup d'amour et de communication. Communion. »

Paul, 61 ans.

« Les gâteaux, les bons moments. »

Jacqueline, 50 ans.

« Ma grand-mère et moi on adore se poser, discuter... »

Élise, 19 ans.

« Je ne parlais pas avec mes grands-parents comme je parle avec mes petits-enfants. Mes enfants ne me parlent plus ! »

Marie-Andrée, 55 ans.

« C'est rigolo d'avoir les mêmes racines dans des systèmes de valeurs différentes des nôtres aujourd'hui. »

Catherine et son fils.

« Mon grand-père n'aime pas les jeunes, j'espère que je ne serai pas comme lui. »

Bastien, 13 ans.

« Hélas, j'ai le même nez que mon grand-père ! »

Guillaume, 27 ans.

« Têtu comme ma grand-mère ! »

Paul 78 ans.

« Le goût pour les boulettes de pomme de terre (cuisinées façon Mamie Jeanne). »

Marie, 24 ans.

« La passion pour le capitaine Fracasse et ses aventures à travers de la France. »

Anne-Marie, 67 ans.

« Je fais les mêmes gâteaux que ma mamie, c'est elle qui m'avait appris la recette ! »

Mélanie, 19 ans.

« Des traits de caractère. »

Jérôme, 44 ans.

« J'aime la vie, comme mon père. »

Marie, 46 ans.

« J'ai le même caractère que mon grand-père ! Il faut toujours qu'on ait le dernier mot. »

Thomas, 13 ans.

« J'ai beaucoup chanté avec ma grand-mère (et même des airs d'opéra !)... Aujourd'hui je chante sous la douche ! Et je chante aussi avec mon petit-fils (Paul). »

Monique, 79 ans.

« *L'amour de la forêt.* »

Sandrine, 38 ans.

« *Mon grand-père m'a appris la chanson : « Le bon fromage au lait... ». Et j'ai appris une autre chanson à ma petite fille.* »

Paulette, 74 ans.

« *L'amour des fleurs ! Grâce à ma grand-mère.* »

X., 10 ans

« *Une grande passion pour les fêtes de famille.* »

Maryse, 55 ans.

« *Ma petite-fille me dit : « Mamie, tu n'es pas une grand-mère ! Tu en seras une quand je serai maman.* »

Danielle, 61 ans.

« *J'aime la pêche, comme mon papy.* »

Valentin, 11 ans.

« *Je bouge mes oreilles, comme mon papy et mon papa.* »

Nicolas, 7 ans.

« *Je ressemble à ma mère.* »

Lucy, 13 ans.

« *L'amour de la terre et du travail bien fait. La bonne humeur.* »

Michel, 58 ans.

« *Mes grands-parents sont portugais ! Quand je pense à eux, je pense à ce pays que j'adore ! J'aimerais apprendre le portugais avec eux.* »

Émilie, 17 ans.

« *Les orteils, comme ma grand-mère !* »

Leslie, 14 ans.

« *Têtu comme papy !* »

Geoffrey, 16 ans.

« *Ne pas avoir peur de vivre.* »

Boumédienne, 96 ans.

« *La pensée, MAIS PAS la pensée unique !* »

Anne et Jean-Claude, 55 et 59 ans.

« *Je vais être grand-mère en octobre... J'ai envie de consacrer du temps à cet enfant qui va venir. Il y avait une certaine distance avec mes grands-parents.* »

Odile, 63 ans.

Jeudi 30 juillet

Sur ce festival, ce qui est agréable, c'est... ?

Ce qui est moins agréable, c'est... ?

« *Quoi ? De la Météor en Gâtine à 2,20 € ? Et les artisans, dans tout ça ?* »

« *Juste une chose : faire ses besoins aux toilettes sèches, c'est vraiment chouette ! Peut-être l'année prochaine...* »

« *Pour les toilettes sèches, la question a été réfléchi : la plus écolo et pratique (en ville), ce sont des toilettes raccordées.* »

« *C'est un endroit magnifique. Je suis de passage et je vais à Pougne-Hérisson. Je suis en vélo et il n'y a pas de camping pour les festivaliers, donc je ne peux pas rester plusieurs jours. Il faudrait un pass-spectacle avec camping gratuit, par exemple, car 18 € la nuit au camping, c'est cher. Donc le risque c'est qu'il n'y ait pas de « folkeux » de d'autres régions.* »

Bruno, 44 ans.

« *Le bal de 14 h ! Ici, pas obligé d'attendre la nuit pour danser ! Et en plus, à 14 h, il y a beaucoup de place.* »

Cyril, 31 ans.

« *Ce qu'il y a de bien ici, c'est qu'on peut oser faire des bœufs avec des gens bien plus forts. Et personne pour nous juger, nous trouver mauvais.* »

Maryse, 55 ans.

« *Les bénévoles, j'en suis un. Moi, je prends plaisir en étant bénévole et j'espère que les festivaliers aussi.* »

Pierric, 22 ans.

« *Le coté fraternel et métissé, même si on vient seul.* »
Jérémy, 21 ans.

« *Une fois la restauration fermée, il faudrait un snack/grignotage jusqu'après les bœufs car ça dure très tard le soir... le matin !!! Il pourrait y avoir « snack à la guinguette » par exemple, pour éponger.* »

Zabou, 22 ans.

« *La programmation et le site.* »

Bruno, 44 ans.

« *Ce festival me permet d'avoir des discussions avec d'autres générations. C'est aussi très éclectique dans les musiques.* »

M., 62 ans.

« *J'apprécierais un lieu d'accueil pour me reposer, une étendue pour favoriser le contact humain. M'allonger l'après-midi car les nuits sont courtes (bals très tard... et stages très tôt) J'aimerais bien qu'il y ait une aire de camping à proximité pour piquer la tente.* »

Lucile, 23 ans.

« *Le cadre est pas mal : s'allonger sur l'herbe au bord de l'eau en écoutant la musique, surtout qu'il fait beau, c'est agréable ! C'est la première fois que je viens, je suis de Parthenay. J'ai vu les affiches dans la rue et je me suis dit, « je vais y faire un tour » : c'est l'occasion de découvrir quelque chose de différent.* »

Xavier, 26 ans.

Vendredi 31 juillet

La professionnalisation dans les cultures populaires : Quels progrès ? Quelles dérives ?

« Avant, quand c'était que bénévole, on parlait du sens, maintenant on parle organisation. »

Simon, 32 ans.

« Ça permet de mettre des savoir-faire et des compétences en commun au service des autres. Il y a peut-être moins de passion, parce que l'on pense avant tout à la sécurité, à l'organisation. »

Julie, 25 ans.

« La professionnalisation est légitime quand on a un réel travail de fond et de forme qui reste fidèle à ses valeurs, à ce qu'on veut donner. »

Paul, 21 ans.

« C'est bien qu'il y ait des professionnels parce que les bénévoles n'ont plus le temps de s'occuper de tout ça. »

Raphaël, 21 ans

« Comme les amateurs ne touchent pas de salaire, ils n'ont pas de compte à rendre. Ils peuvent s'exprimer sans pression. »

Maryse, 55 ans

« À priori, je ne vois pas de problème »

Will, 24 ans

« Ça permet le croisement des gens et des genres ! Ce n'est qu'une question de volonté ! »

Hervé, 29 ans

« Les cultures populaires c'est bien trop important pour laisser ça à des amateurs. »

Joël, 52 ans.

« La professionnalisation est un problème à partir du moment où elle te demande de correspondre à une image qu'elle t'impose. »

Cécile, 39 ans.

« La professionnalisation ça entraîne une institutionnalisation des savoirs, ça pousse vers une culture élitiste. »

Bertrand, 43 ans.

« Ça permet de faire connaître les cultures populaires auprès d'un grand nombre. »

Christelle, 35 ans.

« On est toujours des amateurs, jusqu'à la fin de sa vie, parce que dans amateur il y a le mot aimer !! »

Jacky, 67 ans.

« Voilà bien une question de spécialiste ! Les cultures populaires c'est l'affaire du peuple, pas seulement celle des cultivateurs ! »

Claudine, 42 ans.

« Les professionnels transforment la culture populaire en « moyen d'expression », ce n'est plus de la culture populaire. »

Marie-Christine, 50 ans.

« Les professionnels peuvent apporter de la hauteur, mais ils peuvent couper les ponts avec les amateurs. »
Marie, 50 ans.

« Moi je suis conteuse en amateur, je ne peux pas aller raconter d'histoires dans les festivals car les organisateurs ne touchent pas les subventions si les conteurs ne sont pas professionnels. »
Marie-Hélène, 64 ans.

« C'est le début des emmerdements ! Qui dit professionnalisation dit pognon, qui dit pognon dit altération des relations humaines ! »
Xavier, 38 ans.

Citations affichées sur le festival

« Est démocratique, une société qui se reconnaît divisée, c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêts, et qui se fixe comme modalité d'associer à parts égales chaque citoyen dans l'expression, l'analyse, la délibération et l'arbitrage de ces contradictions. »

Paul Ricœur

Éducation populaire

« La citoyenneté n'est pas "suivisme", mais à la fois coopération, révolte, intégration et rupture. »

Jean-Pierre Nossent

« Émanciper, c'est apprendre à dire "je veux, nous décidons, j'aime, nous désirons, je sais, nous comprenons, je questionne, nous interpellons, je cherche, nous trouverons, je prévois, nous projetons, j'imagine, nous inventons, je fais, nous produisons, je coopère, nous organisons..." »

Jean-Pierre Nossent

« La mécanique de l'éducation populaire est simple : autoéducation, c'est-à-dire auto-socio-construction de pouvoirs et, en conséquence, de savoirs. »

Jean-Pierre Nossent

« Chaque point de vue, complexe ou simple, ironique ou tragique, grossier ou sensible peut nous interroger, nous révolter, nous faire sourire et songer. Ce qui fait réfléchir n'est pas forcément la parole d'un expert, ce qui fait débat ne vient pas toujours de là où on croit. »

Matières Prises

École

« L'école devrait toujours avoir pour but de donner à ses élèves une personnalité harmonieuse, et non de les former en spécialiste. »

Albert Einstein

« De toutes les écoles que j'ai fréquentées, c'est l'école buissonnière qui m'a paru la meilleure. »

Anatole France

« L'école du second xx^e siècle fait de l'inégalité des conditions le résultat d'un processus hautement légitime parce que scolaire... Ainsi la distribution des places sociales [...] est-elle finalement tant bien que mal acceptée. »

Antoine Prost

« À l'école on ne m'a rien dit de moi, de mon histoire. Pire, on m'en a donné honte. Car si on a mis le peuple à l'école, on n'a pas voulu se mettre à l'école du peuple. »

André Pacher

Culture populaire

« La culture [...] est le mode de vie que partage un groupe de personnes, y compris le savoir qu'elles ont accumulé et l'ensemble de leurs connaissances, compétences et valeurs, et qui revêt à leurs yeux une signification unique. »

Unesco

« On entend par "patrimoine culturel immatériel" les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire – ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés – que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine. »

Convention pour la sauvegarde
du Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco

« Si la culture est ce qui autorise la communication et la transmission dans le temps et l'espace, elle n'est ni immuable ni close sur elle-même. Elle unit. »

Denis-Constant Martin

Identité

« L'identité culturelle qui est le sentiment d'appartenance à l'aventure humaine là où nous vivons est moteur de développement durable car ouverture à l'autre et exigence de démocratie. »

André Pacher

« Dans le travail d'activation de la mémoire des personnes collectées, un tri serré est opéré par les collecteurs et ce que l'on désignera par la suite comme la mémoire musicale d'une région ou d'une micro région n'est en réalité qu'un ensemble choisi de mélodies selon des critères liés aux désirs des collecteurs. »

Jean-François Vrod

« Le passé est bien sûr l'ombre du présent, mais ce serait couper ce qu'il y a en lui de vivant si l'on se contentait de le considérer comme un trésor à conserver et à célébrer. »

Dominique Salini

Pour aller plus loin...

En ligne

Cherchez le peuple... Culture, populaire et politique – Denis-Constant Martin
www.ceri-sciencespo.com/publica/critique/article/ci07p169-183.pdf

Dossier sur le Patrimoine culturel immatériel – ministère de la Culture
www.culture.gouv.fr/culture/editions/documents/cr116-117_p10-54.pdf

Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel – Unesco
<http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001325/132540f.pdf>

Les dilemmes du savant et du populaire – Xavier Molenat
www.scienceshumaines.com/index.php?id_article=5739&lg=fr

Diaporama décrivant la technique « Porteur de paroles » (débat public dans la rue)
<http://picasaweb.google.fr/jeromeguillet37/PrSentationDTailLEDUnPorteurDeParoles>

Scop Le Pavé
www.scoplepave.org/

INJEP (Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire)
www.injep.fr/

Le CNAJEP (Comité national des associations de jeunesse et d'éducation populaire)
www.cnajep.asso.fr/

La page « Culture » de l'Unesco
<http://portal.unesco.org/culture/fr>

Université populaire de Caen
<http://pagesperso-orange.fr/michel.onfray/UPCaen.htm>

Petite bibliographie

ANTIBI, André, *La constante macabre, ou comment on a découragé des générations d'élèves*, Math'Adore, Nathan, 2003.

AMSELLE, Jean-Loup, *Branchements. Anthropologie de l'universalité descultures*. Flammarion, 2001.

BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 1999.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979.

BOURDIEU, Pierre, PASSERON, Jean-Claude, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Minuit, 1964.

BAUDRILLARD, Jean, *L'effet Beaubourg*, Galilée, 1977.

COLLECTIF, sous la direction de Paul Biot, *Théâtre-Action 1985-1995 et Théâtre-Action 1996-2006*, éd. du Cerisier, Cuesmes, 1995 et 2006.

CUECO, Henri, GAUDIBERT, Pierre, *L'arène de l'Art*, Galilée, Paris 1988.

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris, 1967.

- DE CERTEAU, Michel, « La beauté du mort : le concept de culture populaire », 1970, in *La culture au pluriel*, Seuil, 1993, p. 44-72.
- DIXON, Keit. *Les évangélistes du marché*, Raison d'Agir, 1998.
- FABIANI, Jean-Louis, *L'éducation populaire et le théâtre. Le public d'Avignon en action*, PUG, 2008.
- FUMAROLI, Marc, *L'état culturel*, Livre de poche, Paris, 1992.
- GRIGNON, Claude, PASSERON, Jean-Claude, *Le savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, 1989, Le Seuil.
- GRUZINSKY, SERGE, *La pensée métisse*. Fayard, 1999.
- HALL, Edward T. , *The Silent Language*, 1959.
- HOGGART, Richard, *La culture du pauvre*, 1957, Minuit, 1970.
- LAPLANTINE, François, *Je, nous et les autres. Être humain au delà des appartenances*. Le Pommier, 1999.
- LE GOFF, Jean-Pierre, *La barbarie douce, ou la modernisation aveugle de l'école et de l'entreprise*, La Découverte, Paris, 1999.
- LEPAGE, FRANCK, *L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu...* éd. du Cerisier, Cuesmes, 2007.
- LÉON, Antoine, *Histoire de l'éducation populaire*, Nathan, 1983.
- LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Minuit, 1979.
- MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, éd. de Minuit, Paris, 1968.
- ORWEL, Georges, 1984, 1949.
- POUJOL, Geneviève, *L'éducation populaire : histoires et pouvoirs*, Les éditions ouvrières, 1981.
- RAUCH, Marie-Ange, *Le Bonheur d'entreprendre*, ministère de la Culture, Collection travaux et document n°7, Paris, 1998.
- RITAINE, Évelyne, *Les stratèges de la culture*, Presses de la FNSP, Paris, 1988.
- SCHNEIDER, Michel, *La comédie de la culture*, Le Seuil, Paris, 1998.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Le Seuil, 1989.
- TOURAINÉ, Alain, *Sociologie de l'action*, Seuil, 1965.
- TOURAINÉ, Alain, *Un nouveau paradigme*, Fayard, 2005.
- URFALINO, Philippe, *L'invention de la politique culturelle*, Hachette-Pluriel, Paris, 2004.